

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14<sup>ME</sup> ANNÉE, No 687.—SAMEDI, 3 JUILLET 1897

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion . . . . . 10 cent  
Insertions subséquentes . . . . . 5 cent  
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. O.-M. AUGÉ, C.R.—Photo. Laprés & Lavergne



M. CHARLES DESMARTEAU



M. OSCAR McDONELL

NOS MORTS DU JOUR

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 3 JUILLET 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Fêtes du Jubilé à Montréal, par R. LeFort.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Poésie : Khirna la Turque, par A. de Buisnière.—Nouvelle : Conséquence, par Rakosi.—Nécrologie : M. O. N. Augé ; M. Charles Desmarteau ; M. Oscar McDonell.—Le crapaud et le ver luisant, par Sammie.—A une fleur, par Alphonse Gingras.—Poésie : L'âme, par Josaphat Verner.—Petite poste en famille.—Mgr Paul-Louis-Napoléon Bruchési.—La revanche de Paddy.—Richesses que Dieu donne à l'homme.—Le jardin des enfants.—Théâtres—Choses et autres.—Feuilletons : Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.—La veuve du garde, par R. de Navery.

GRAVURES.—Nos morts du jour : Portraits de MM. O.-M. Augé, C.R., Charles Desmarteau et Oscar McDonell.—La fête du Jubilé de la Reine à Montréal : La grande revue sur la Ferme Logan : Le défilé du 66ème.—La banque de Montréal (de jour et de nuit) ; La statue de la reine au square Victoria ; Le char de la Marine ; La Confédération ; Le char de la Société de Tempérance ; L'Agriculture ; La Province de Québec ; Les Arts et Métiers ; Duvernay.—Gravures du feuilleton.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50. Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT CINQUANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN), aura lieu le samedi, 3 JUILLET, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

## A BATONS ROMPUS

Nous venons de passer par une série de fêtes trinitaires merveilleusement admirables, dont le souvenir restera certainement gravé dans tous les cœurs.

Si je dis trinitaires, c'est qu'en effet, la Fête-Dieu, le Jubilé de la Reine et la Saint-Jean-Baptiste ont été célébrés à la même époque. Comme à tout Seigneur tout honneur, commençons d'abord par la Fête-Dieu, laquelle était la première.

Eh bien ! malgré le zèle de mes coreligionnaires, — ne leur en déplaise — malgré la longueur de la procession, malgré le déploiement des oriflammes et des drapeaux, malgré le reposoir bijou de l'Université Laval

qui scintillait comme une parure de diamants au fond de son écrin, la procession et les décorations n'ont paru moins belles que les années précédentes. Est-ce le zèle religieux qui diminue, où s'était-on réservé pour le Jubilé de la Reine ? Je n'approfondis pas la question, mais je constate simplement un fait.

Donc la procession finie, on était accaparé par le Jubilé, lequel semblait avoir aussi absorbé la fête de Saint-Jean-Baptiste, ce qui fait que beaucoup ont aussi absorbé, car il faisait, en ces jours de loyalisme, de patriotisme et de chaleur accablante... très soif. Enfin, tout est bien qui finit bien, et chacun, selon son goût, a chanté de tout son cœur : *Gloria in excelsis Deo ! God save the Queen ! Vive le Canada !*

\* \*

La procession de la Fête-Dieu m'a rappelé deux souvenirs lointains. C'est d'abord la procession des Rogations, qu'on célèbre dans certaines contrées de la France avec beaucoup d'éclat. Jugez-en.

Comme cette procession a pour but d'attirer les bénédictions de Dieu sur la terre, on a pour habitude de dresser, au coin des routes, de petits autels ornés des primeurs de la saison et de toutes sortes de bonnes choses qu'on offre ensuite au curé de la paroisse.

Or, comme le curé — par esprit de charité, car, quoique pauvres, les curés sont très charitables en France — le curé, dis-je, partage les présents qu'il a reçus avec ses chantres.

Aussi, qu'arrive-t-il ? C'est que les chantres qui sont généralement aussi gourmands que le curé est charitable, jettent d'abord un regard inquisiteur sur la décoration du reposoir. Si celui-ci est bien pourvu, ils s'égosillent comme pour un enterrement de première classe ; si le reposoir est pauvre, ils fredonnent comme pour un enterrement de dernière classe, et le brave et digne curé n'en continue pas moins à prier pour attirer les bénédictions célestes.

\* \*

L'autre souvenir est celui-ci :

En France, toujours en France, ce pays de mécréants, comme certains envieux l'appellent, la procession de la Fête-Dieu est d'une richesse incomparable. Les maisons s'ornent de tapis, les rues sont jonchées de fleurs, les reposoirs s'élèvent de toutes parts, etc...

Or, un jour qu'à la maison on avait oublié d'acheter de belles fleurs, notre servante, la vieille Marie, pieuse et sainte fille, vieille antiquité fort respectable, mais un peu... maîtresse, se fâcha tout rouge.

— Quoi, s'écria-t-elle, quand c'est le Parfait — c'est le préfet qu'elle voulait dire — qui visite la ville, vous décorez vos maisons et vos rues avec tout ce que vous avez de plus beau, et quand c'est pour le bon Dieu... pour le bon Dieu qui vous donne tout, vous ne lui donnez rien. Eh ben ! on verra ça !

Et, voici ce qui arriva. Sans rien dire à personne, la vieille fille, têtue comme une mule, tira son plan. Quand la procession arriva devant la maison, et au moment où le dais passait, une avalanche de fleurs tomba sur le saint-Sacrement, et trois pigeons blancs s'envolèrent, portant au cou les emblèmes de la Foi, de l'Espérance, de la Charité.

C'était la vieille Marie qui, ayant ouvert une croisée, lançait des pétales de fleurs et trois pigeons qu'elle avait pris dans le pigeonnier.

Or, moi, curieux comme tous les gamins de mon âge, et qui d'ange jetant des fleurs devant le saint Sacrement, l'année précédente, avais été promu au grade de thuriféraire, c'est-à-dire d'encenseur, je levais les yeux en l'air pour voir d'où provenait l'avalanche de fleurs, je fis un faux mouvement au moment où j'encensais, et je répandis les charbons de l'encensoir sur un tapis de prix.

Conclusion : on me retira l'encensoir mais on me laissa mes ailes d'ange.

\* \*

Si par ce temps de fêtes jubilaires on a décoré bien des maisons, on a aussi décoré bien des gens. De là, des haines. *Inde ira.* Quand donc viendra le temps

où l'on n'enviera plus la belle-mère ni la vache de son prochain ?

Ceux qui font fi de ces décorations parce qu'ils ne peuvent en avoir, me rappellent l'histoire de certain marchand de moutarde, qui lui non plus, ne tenait pas à être décoré et qui cependant le fut par Napoléon III, auquel il avait dédié une moutarde impériale. Rien que d'y penser, cela me la fait monter au nez.

Donc, un jour que notre moutardier faisait creuser un bassin qu'il devait baptiser du nom de *Bassin Impérial*, une digue se rompit, et une centaine d'ouvriers occupés à ce travail furent sinon noyés, du moins mouillés jusqu'aux os.

Sa femme, cœur tendre, bon et généreux, n'eut rien de plus pressé que de réchauffer ces travailleurs et, pendant que leurs effets séchaient elle donna à chacun d'eux un vêtement de son mari. Lui, qui était sorti, arriva juste au moment où chacun se prélassait dans sa garde-robe, et il faillit en avoir une attaque d'apoplexie, car chacun était décoré depuis le veston de chasse jusqu'à la chemise de nuit...

Heureusement que les vrais décorés, ceux qui le méritent et y ont droit, ressemblent au vénéré curé d'Ars, de sainte mémoire ; comme on voulait le décorer et qu'il déclinait cet honneur, disant que "la croix du ciel seule lui suffisait," son évêque lui fit comprendre qu'il devait l'accepter au nom et pour la gloire du clergé.

Voilà pourquoi quelques élus doivent accepter au nom de leurs concitoyens.

\* \*

Après ces trois fêtes, trois mots de la fin pour finir. A la sortie du *Te Deum* royal, une femme disait à son mari :

— Après tous les honneurs que le clergé lui rend ; après l'envoi que le Pape lui a fait d'une chaise, rien ne me sortira de la tête que la reine est catholique.

— C'est ce que je pensais, répondit le bonhomme, et je crois bien que la reine Victoria est une... *soupe-pape.*

\* \*

Le lendemain, à l'hôpital un visiteur demandait à un bicycliste blessé durant la procession :

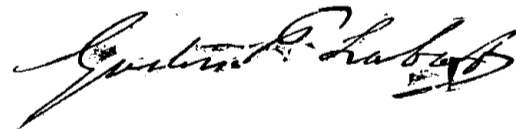
— *How are you ?*

— *I am by sick list !*

\* \*

Le surlendemain, jour de l'illumination et du feu d'artifice, un policeman orné de médailles arrêta un pochard.

Ce dernier, qui avait le vin gai lui répondit en lui montrant sa face rouge comme une lanterne allumée : — Voyons, police, chacun son rôle. Toi, tu es décoré comme l'Hôtel-de-Ville, et moi je suis illuminé comme la banque de Montréal...



## FÊTES DU JUBILÉ À MONTRÉAL

(Voir gravures)

Comment rendre compte de ces réjouissances d'un peuple aimant et respectant une excellente souveraine ?...

Dès le samedi, la foule envahissait la métropole commerciale du Canada.

Dimanche, coïncidence singulière, c'était la procession de la Fête-Dieu : un premier appel des bénédictions du Très-Haut sur la Reine. Les rues étaient pavées, partout des branches, des fleurs partout ; à l'Université Laval, rue Saint-Denis, un reposoir comme jamais on n'en a vu à Montréal.

Mgr Merry del Val portait lui-même le Saint-Sacrement, et présida aussi au *Te Deum* le soir. Assistèrent au *Te Deum* : Son Excellence lord Aberdeen, gouverneur général du Canada et Mme la Comtesse Aberdeen ; Sir Adolphe Chapleau, lieutenant-gouverneur

de la province, et Mme Chapleau ; l'hon. M. Marchand, premier ministre de la province, et une foule de notabilités de la ville ayant à leur tête Son Honneur le Maire de Montréal. La garde Salaberry formait le piquet d'honneur de service dans la nef centrale de Notre-Dame.

Lundi, l'animation était grande ; les trains du matin avaient amené les campagnes à la ville et, sur tout le parcours de la manifestation, les trottoirs, les voitures, les balcons, les terrasses, tout était couvert de monde.

Les différents chars allégoriques, mais surtout les chars mus par l'électricité, étaient admirables, les costumes bien observés. On en pourra juger par les dessins que nous en publions.

Parmi les chars, celui de l'Union Typographique se faisait remarquer, d'autant plus que les typographes imprimaient et distribuaient dans la foule une improvisation d'un de nos collaborateurs. On nous permettra de la reproduire :

Honneur, salut et gloire, Auguste Souveraine !  
Les peuples en délire exaltent ta bonté :  
Et devant l'Éternel, en nuage a monté  
L'encens offert ce jour pour ton bonheur, ô Reine !

Ta gloire fut redite à tous et dans tout lieu :  
La presse, qui défait et refait les royaumes,  
A porté ton amour du palais jusqu'aux chaumes :  
La presse qui meurtrit, pour Toi sait prier Dieu !

J'entends, de tous les points, comme une grande houle  
S'élançant jusqu'à Toi ; mais parmi ces clameurs,  
Je saisis votre voix, à vous, les Imprimeurs  
Car vous êtes la Force, et conduisez la foule !

FIRMIN PICARD.

La pluie dérangea quelque peu la fête, mais la manifestation suivit tout le parcours tracé d'avance, soulevant l'enthousiasme général.

Les sociétés anglaises, écossaises et irlandaises avaient une large place remplie avec honneur.

Les Canadiens-français avaient bien organisé cette démonstration, dont toute la gloire leur revient de plein droit.

Mardi soir, à neuf heures, commença un spectacle inoubliable.

La montagne s'embrasa. Dans le feuillage sombre aux échancrures fantastiques, des lueurs de sang fouillaient la masse confuse, envoyant d'immenses rayonnements à travers une fumée blanche très épaisse, lueurs et fumée paraissant un cratère vomissant des torrents de lave.

Des fusées zébraient la nue, crépitant dans les hauteurs et laissant tomber, comme par un vaste arrosoir, des boules de feu de toutes couleurs.

Les feux de Bengale succédaient aux détonations des pièces d'artifice, et, chaque fois, sur un point différent, paraissaient menacer toute la montagne d'une absolue conflagration.

De jolis ballons s'élançèrent de la montagne, emportant des globes de lumières changeantes s'éteignant graduellement, une seule restant sous le ballon que le vent emportait, bientôt, vers le nord-est, où ils se perdaient dans le bleu foncé de l'atmosphère.

Une immense gerbe, comme un jet d'eau dont l'eau se fût trouvé changée en feu, illumina la montagne et la ville entière de toutes les nuances de l'arc-en-ciel ; un vrai torrent—mais que c'était ravissant !

Quelques instants après, un colossal monogramme *V R* apparaissait en avant de la montagne, à une grande hauteur, éclairant toute la ville de sa lumière blanche.

L'illumination de la ville avait commencé avec le feu d'artifice.

L'état de l'atmosphère durant la journée de lundi, 21 juin, n'a pas permis à nos artistes, MM. Laprés et Lavergne, si avantageusement connus, de prendre toutes les vues qu'ils se proposaient de nous donner.

Nous reproduisons, pour les décorations, (nos lecteurs qui ne l'ont pas vue pourront se faire une idée de l'illumination générale), la banque de Montréal ; la statue de la reine au square Victoria ; une vue de la rue Saint-Jacques de l'est à l'ouest ; les locaux du *Star* ; les bâtiments dits *Imperial Building*.

Les fêtes du jubilé de S.M. la reine Victoria Ière,

impératrice des Indes, étaient terminées, favorisées en général par un temps splendide.

Qu'elle sache que ses Canadiens-français l'aiment et la vénèrent à l'égal de ses sujets anglais ! Elle fut toujours bonne à tous. Elle sut protéger les droits des faibles dans ses colonies : si parfois, des époques comme 1837 furent nécessaires, cela ne dépendit point d'Elle, mais de ceux qui abusaient de son autorité pour opprimer les minorités.

Les Canadiens-français peuvent verser leur sang pour leur Reine : mais ils savent le faire aussi pour leurs droits et leur Foi, ils l'ont montré à Rome de 1868 à 1870.

Vive la Reine !

*Rodolphe le Fort*

## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 11 juin 1897.

Il y a quelques jours, j'assistais, un peu par hasard, au couronnement de la rosière de Nanterre.

Et j'ai profité de cet heureux hasard pour voir une fête bien simple—de la simplicité non sans charme de l'autrefois—mais contenant une admirable leçon de morale.

Tous les ans—et cela depuis des siècles—on couronne à Nanterre une jeune fille—la rosière—qui de l'aveu de tous est digne, par sa conduite morale comme par son travail ardu et méritoire, d'un hommage public.

Ce jour-là, toute vêtue de blanc, couverte de fleurs d'oranger, elle va, au bras de M. le maire, en procession dans les rues de Nanterre, suivie des conseillers, des personnages de cette ville au nombre desquels brillent les braves pompiers avec les deux bedeaux de l'église fermant la marche.

J'oubliais les demoiselles d'honneur, heureuses, elles aussi, de se promener en robes neuves et très gracieuses, si moins graves que la rosière.

Peut-être, en observant bien ces demoiselles, voit-on, dans leurs regards un tout petit peu d'envie—le contraire serait-il possible ?—mais cela se manifeste si peu que c'est la joie et le rire franc et sincère qui dominant en cette fête où les parents de la rosière sont cependant remplis d'une heureuse émotion.

Après la cérémonie à l'église, où le vieux curé parle avec des mots qui vont au cœur, on se rend à la mairie.

Et c'est là qu'elle recevra mille francs—don de la municipalité.

Le maire de cette année devait être un socialiste ; son discours contenait une remarquable quantité de "citoyens."

Pourtant, il était bien soigné le discours de monsieur le Maire ! Écrit d'avance—comme tout discours convenable et dont il faut peser chaque mot, c'est avec une grande dignité qu'il est venu le lire devant Tout-Nanterre. Et ce n'est pas de sa faute si l'écharpe tricolore gênait les mouvements de son entraînante éloquence, dans une salle étouffante de chaleur.

Tout compte fait, il reste, néanmoins, de cette fête, une belle leçon profitable pour les pauvres jeunes filles de l'endroit qui travaillent avec ardeur et qui se gardent avec d'autant plus de soin qu'elles aspirent toutes à être rosières.

Pourquoi ne couronnerait-on pas des rosières au Canada ?

La fête ne serait pas moins charmante que celle de Nanterre, et ce serait mettre une annuelle joie dans des campagnes où elle est souvent rare.

\* \*

Dimanche dernier, c'était la fête des fleurs au Bois de Boulogne.

Des voitures passaient pleines de fleurs, toutes garnies, et avec dedans de si belles femmes que nous

regardions [éblouis] leur beauté dans [le] parfum [des] roses arrivant jusqu'à nous.

Les chevaux couverts de fleurs, les voitures, les roues mêmes disparaissant sous les fleurs, couraient comme en un rêve, vers le Bois de Boulogne.

De la Concorde à l'Etoile et de l'Etoile au Bois, c'était une splendide procession d'orchidées, de pivoines, de marguerites, de bluets, de muguet, de roses et de gerbes parfumées passant avec de radieuses beautés qui, avec des sourires, jetaient des fleurs prises sur les énormes et magnifiques bouquets destinés à être jetés avec grâce aux promeneurs parcourant les allées du Bois enchanteur et enchanté.

Que de mots charmants elles disaient ces fleurs lancées par de petites mains gantées, et combien d'ordinaire, elles jettent d'illusions en tombant sur des têtes rêvant l'impossible chimère !

La fête des fleurs, à Paris, est une fête de charité dont les bénéfices font la joie de ceux qui ne connaissent point le plaisir de jeter des roses à la foule, en se promenant dans une riche victoria conduite par de superbes valets.

La fête des fleurs est presque celle des reines de l'allée des Acacias qui, ce jour là, émergent triomphantes du milieu des cargaisons adorantes, encadrant leurs radieuses toilettes estivales.

A la brise qui passait dans les grandes allées du Bois, et au gai soleil de juin, hirondelles et fleurs disaient leur chanson de bonheur.

Et, demain, quelques pétales de roses encore fixés aux arbres, par un vent de hasard, resteront les souvenirs de la Fête des Fleurs.

\* \*

Le gai et radieux soleil éclaire splendidement les débuts de l'été.

C'est demain la journée des courses pour le Grand Prix de Paris, auquel assisteront tout l'armorial et toute la haute bourgeoisie, les étoiles des théâtres, ceux et celles qui font ou suivent la mode, le Tout-Paris des Champs-Élysées, du faubourg Saint-Germain et des boulevards.

Les paris sont énormes pour ces courses suivies avec un intérêt très grand, en aucun temps dépassées ; et, au pesage, nous verrons briller les plus luxueuses toilettes ; puis, chacun partira pour la campagne, les bords de mer, les villas enfouies sous la verdure et les fleurs.

Le Bois de Boulogne sera déserté, et la Parisienne dira sa joie et montrera son luxe sur toutes les côtes où la mer vient soupirer et chanter son éternelle poésie.

*Rodolphe Brunet*

## KHIRMA LA TURQUE

A Jos. Melançon.

*Des étranges parfums nagent en pleins vergers,  
Autour des bosquets fleuris des promenades  
Où le kokila dit ses folles sérénades  
Au dahlia qui croît entre les orangers.*

*Et sur les gazons doux comme des satinades,  
Ceinte d'un voile pourpre aux plis fins et légers,  
Khirma s'endort au sein des rêves mensongers,  
Pris du yali désert flanqué de colonnades. (\*)*

*Sa lourde tresse blonde ondule sur le sol  
A la vague d'azur en sa source pareille,  
Mais la fière indolente au vent du soir sommeille*

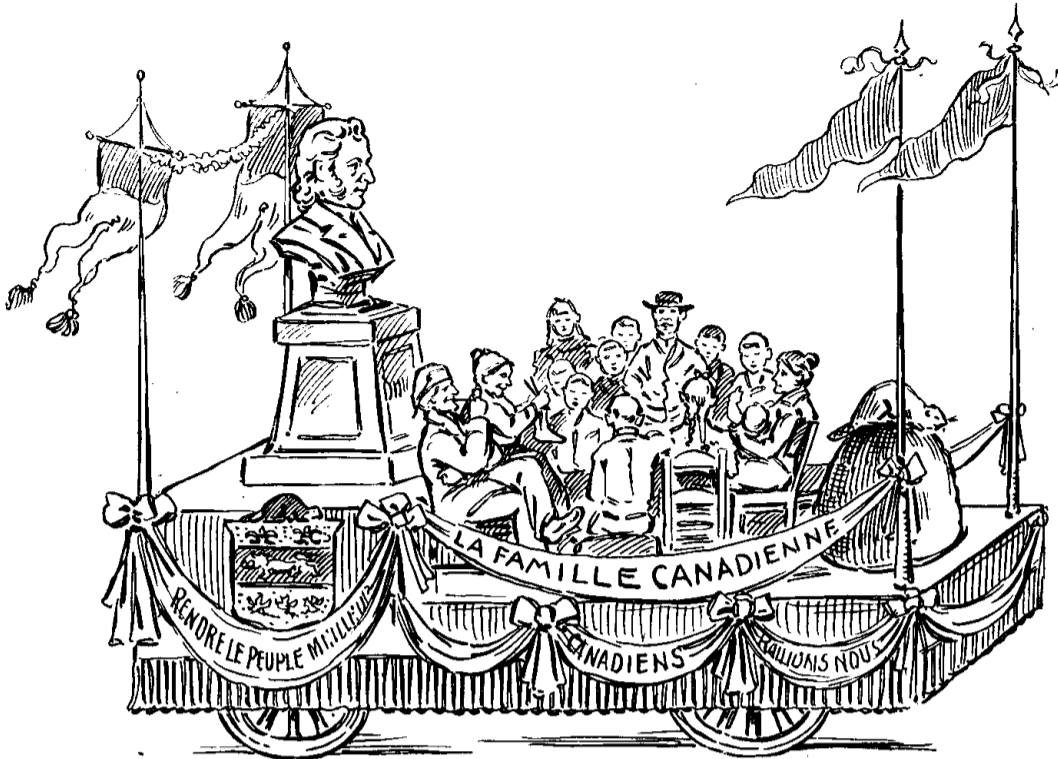
*Sous le palétuvier qui s'ouvre en parasol,  
Et la clarté qui fuit, éperdument vermeille,  
Traîne des reflets d'or aux blancheurs de son col.*

ARTHUR DE BUSSIÈRES.

Montréal, juin 1897.

(\*) Faisons remarquer que les mots arabes, comme *yali*, se prononcent comme s'il y avait *h* aspirée.

## LES FÊTES DU JUBILE. — CHARS ALLÉGORIQUES



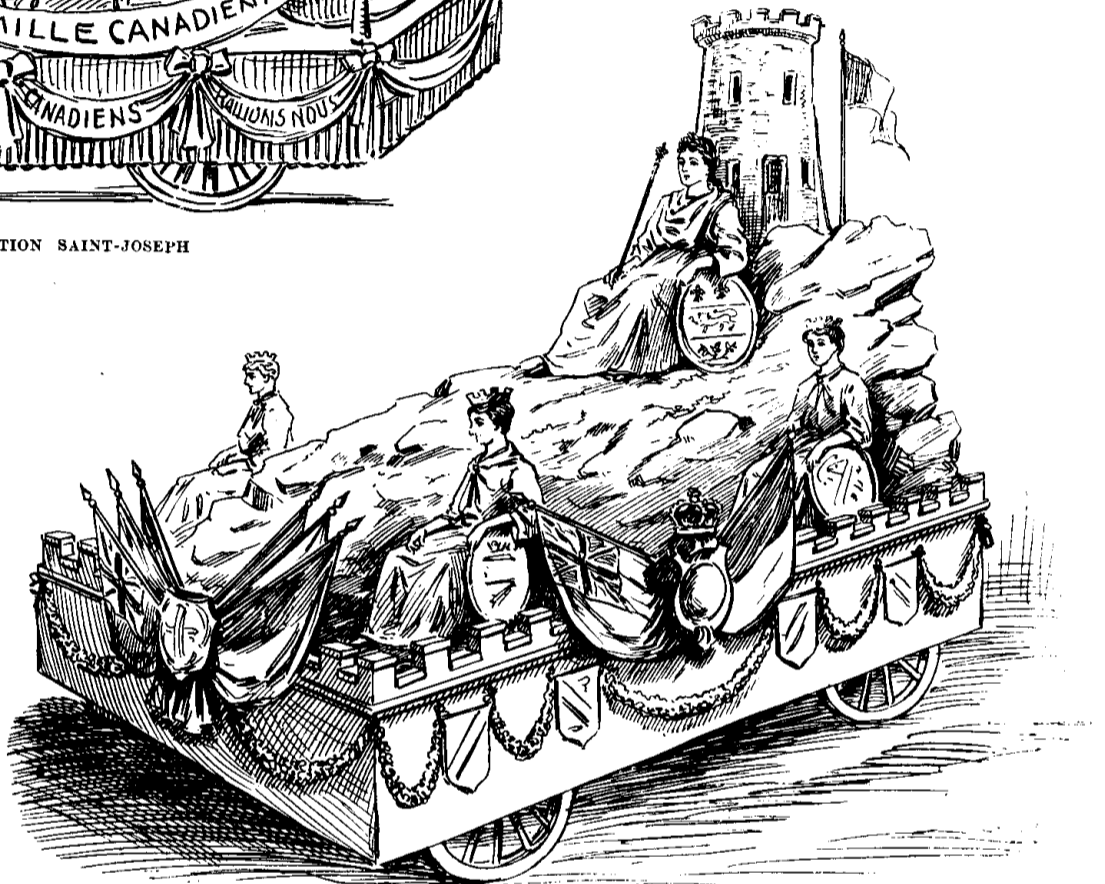
DUVERNAY.—SECTION SAINT-JOSEPH

## CONSÉQUENCE

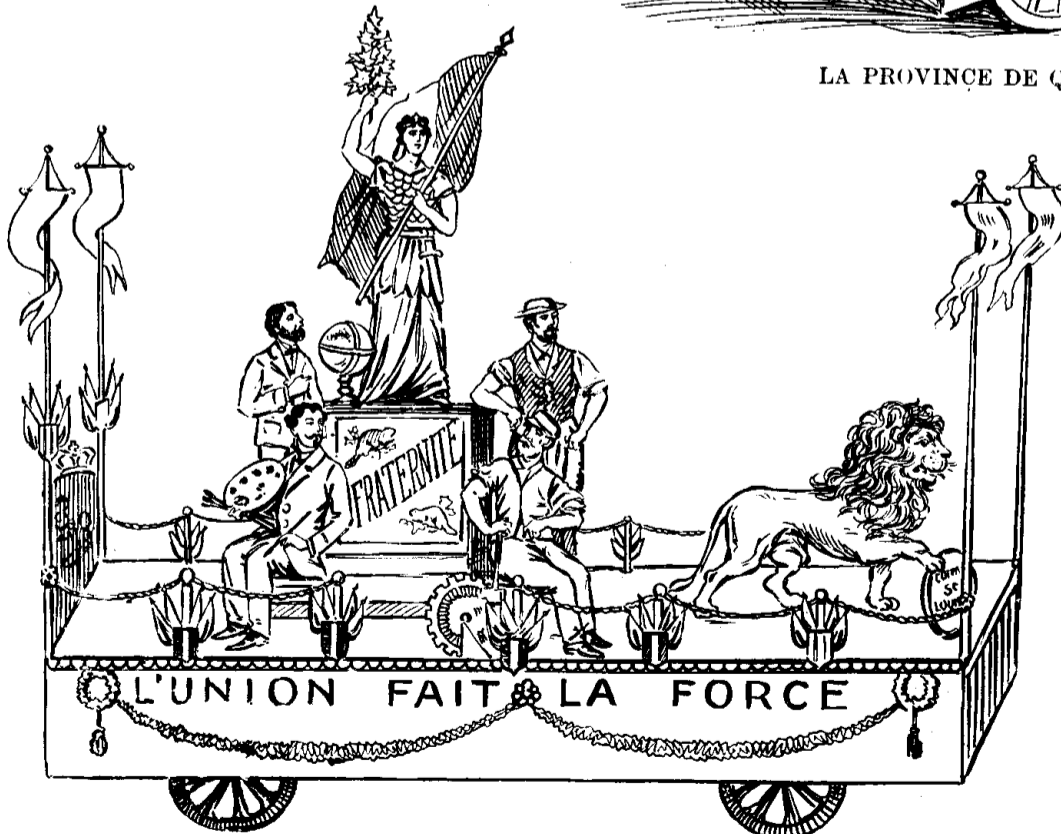
La catastrophe du Bazar de la Charité a eu un douloureux retentissement dans le monde entier. On s'en convaincra en lisant cette touchante nouvelle due à la plume de M. Rakosi, un des romanciers hongrois les plus réputés.

Dès le matin, la rue avait été soigneusement balayée ; à midi, on l'avait arrosée et le sable n'avait pas été plus ménagé que lors du séjour du tsar de toutes les Russies. Bertrand avait remarqué ces apprêts en revenant de l'atelier de menuiserie où il travaillait.

« Encore une fête de richards, avait-il pensé ; les prêtres et les aristocrates viendront s'amuser ici pour donner de l'argent aux religieux ; à quoi servent donc les députés radicaux que nous avons envoyés à la Chambre ? Tout au plus à préparer des serviteurs aux nobles. Nos pères n'ont pas fait tomber assez de têtes,



LA PROVINCE DE QUÉBEC.—SECTION SAINT-JACQUES



LES ARTS ET MÉTIERS.—VILLE SAINT-LOUIS

ils n'ont pas terminé leur besogne. Combien nous nous en tirerions mieux aujourd'hui ; pourvu que nous puissions bientôt recommencer ! »

S'exaltant à ses propres pensées, Bertrand regagnait le logis en s'enveloppant d'un nuage de fumée sortant de sa pipe en buis.

Sa femme lui avait mis à cœur d'être exact, aussi renonça-t-il à son apéritif, l'absinthe quotidienne, et, à midi sonnant, il rentrait chez lui. Le déjeuner était sur la table. Les enfants, déjà assis, attendaient leur père avec impatience.

— Oh ! oh vous êtes pressés, pas besoin aujourd'hui d'aller vous chercher dans la rue. Vous avez envie d'aller quelque part ?

La mère avait fait signe aux enfants de ne pas parler, mais Paul avait déjà ouvert la bouche pour dire :

— Papa, nous allons voir le défilé.

— Quel défilé ?

— Le Bazar de la Charité.

Bertrand avait regardé sa femme qui souriait d'un air embarrassé.

— Ne te fâche pas, Bertrand ; il faut bien faire voir quelque chose aux enfants. Ils verront l'ambassadeur de Turquie, l'envoyé du Pape, la femme du Président, toutes les duchesses. Cela les amusera beaucoup.

— Ils ne les verront pas. Je le défends ! Ce n'est pas fait pour eux ! Je ne veux pas que les aristocrates s'imaginent que le peuple est là pour les regarder, ils ne nous imposent pas, nous n'avons pas à nous soucier d'eux... nous nous en occuperons quand viendra leur jour, mais alors, ils ne s'amuseront pas, cria Bertrand, en frappant du poing sur la table.

Les enfants, Paul et Marie, regardèrent leur père avec effroi, la mère avait saisi le poing que son mari agitait encore.

— Voyons, Bertrand, sois raisonnable, il n'est pas question de cela ; il y aura de beaux équipages, des domestiques, de beaux chevaux, des toilettes, ce sera pour les enfants comme une représentation au théâtre et cela ne coûtera rien.

— Tu ne le feras pas voir ! N'oublie pas que je suis membre du comité radical exécutif du quartier. Je ne tolérerai pas que ma famille aille, avec les oisifs et les badauds, admirer la nouvelle toilette d'une duchesse quelconque.

—C'est bon, c'est bon, mangeons maintenant.

Le repas fut silencieux. La mère était mécontente, le père était en colère et les enfants, effrayés, prêts à pleurer, ne bougeaient pas.

Quand Bertrand eut fini, il saisit son chapeau, puis s'arrêta, réfléchissant.

—Je reste, dit-il, si je m'en allais, tu serais capable de les y mener malgré ma défense.

La mère enlevait silencieusement le couvert, elle ne répondit pas. Bertrand allait et venait à travers la chambre.

—Eh bien ! après tout, moi aussi, j'y vais.

—Tu vois, répondit la femme en riant, te voilà raisonnable.

—Sais-tu pourquoi j'y vais ? C'est pour que tu ne remplisses pas la tête des enfants d'une foule de stupidités. Je leur expliquerai ce qu'ils doivent penser de ces jouisseurs qui vivent de notre sueur. Ils verront d'un autre œil ces prêtres et ces montreurs de lanternes magique... Mais peut-être apprends-tu à mes enfants à prier ?

La femme, les larmes aux yeux, se dirigea vers la cuisine où elle se mit à faire la vaisselle.

—Ne lave pas tes assiettes maintenant, et venez tous !

Il prit les deux enfants par la main, la mère mit un fichu sur ses épaules et ils se dirigèrent vers la rue Jean-Goujon ; arrivés là, ils s'arrêtèrent sur le bord du trottoir, regardant le défilé.

Il avait commencé et la foule admirait les fringants attelages, les chevaux richement harnachés, les cochers et les valets de pied aux livrées irréprochables ; les victorias se succédaient sans relâche, toutes occupées par de charmantes jeunes femmes, causant, répandant des parfums capiteux qui se mêlaient à l'air embaumé du printemps ; sous leurs grands chapeaux, elles regardaient gaiement la foule, souriant de toutes leurs dents blanches, de vraies perles. Les chefs-

d'œuvre des modes printanières moulaient leurs corps élégants, et les ombrelles aux couleurs vives, semblaient autant de gigantesques papillons qui s'agitaient devant les yeux éblouis des curieux.

—Celui là, c'est un duc, dit Bertrand, en désignant quelqu'un qui descendait de voiture ; il a cinq châteaux, cent mille hectares de terre, deux mille serviteurs... Regarde bien, vois, maintenant, rien que de la soie, cette robe coûte bien deux mille francs... Et pas un de ceux-là ne travaille... pas un ne remue le petit doigt... Marie, vois-tu ces diamants ?... remarque bien que le morceau de pain que tu manges tous les jours est à peine plus gros que ces diamants... tu entends bien, toi, tu n'en auras jamais de diamants... tu comprends, jamais, jamais...

—Tais-toi, Bertrand, tais-toi, interrompit sa femme.

Paul et Marie s'amusaient, applaudissaient ; un attelage plus riche que les autres s'avancait, la livrée étrangère excitait la curiosité ; d'autres suivaient...

—Encore un, continua Bertrand ; c'est pour eux que nous avons fait la République... ils jouissent et nous sommes dans la misère... et après celui-là, tous les autres, rien que des ennemis du peuple, des tyrans... Regarde les équipages, les livrées avec les armoiries... ils sont satisfaits, ces orgueilleux... et puis, à côté, ces pauvres gens en haillons qui les regardent bouche bée...

—Tais-toi, Bertrand, tais-toi !

Le luxe, le bonheur, la distinction, la jeunesse, la richesse, la bonté, comme une vague étincelante, traversaient la rue pour disparaître dans le Bazar de la Charité. L'air frais des Champs-Élysées enveloppait la foule et les rayons d'un soleil d'été éclairaient tout ce gai mouvement.

Bertrand avait assez vu, il quitta sa femme en lui disant :

—Je vais chez le père Vincent, ici à côté, boire un petit verre.

Il disparut. La mère attendait la sortie du nonce ; elle fit, en même temps que ses enfants, le signe de la croix quand le prélat, de sa main blanche, traça dans l'air le signe de la bénédiction. Puis elle traversa la rue, se perdant au milieu de l'agitation.

Tout à coup un pressentiment parcourut la foule, comme au milieu de l'été, un souffle brûlant annonce l'orage lointain. Chacun s'arrêta involontairement, indécis, comme si un énorme poids invisible s'était tout à coup abattu sur lui. Il y eut un instant de silence et d'arrêt... puis un cri d'horreur qui n'avait rien d'humain emplît l'air, et la foule prise d'un effroi sans nom poussa des clameurs.

—Le feu ! le feu ! le Bazar brûle ! étaient les seuls mots que l'on parvint à comprendre.

La rue s'emplit de fumée. Des formes humaines se précipitaient hors du Bazar, une femme la tête enveloppée de flammes vint s'abattre sur la chaussée ; puis ce furent dix femmes qui se précipitèrent... cent...

La trompe résonna, les pompiers arrivaient ; les agents repoussèrent la foule ; un détachement de soldats accourut au pas de course et déposa les armes qui sonnèrent sourdement sur le sol où déjà plus de vingt corps carbonisés venaient d'être rangés.

La femme de Bertrand et ses deux enfants rentrèrent heureusement chez eux ; en franchissant le seuil de sa demeure, la mère tremblait encore. Le ciel était sombre, l'air printanier, tout à l'heure si doux, était irrespirable. Un sourd murmure montait de la rue, réunissant en un seul souffle de douleur, les gémissements et les cris d'angoisse, peut-être était-ce la mère puissante, l'immense Paris, versant un pleur sur ses enfants.

L'obscurité vint vite. Paul et Marie dinèrent et se couchèrent ; la mère attendit son mari.

A huit heures, Bertrand rentra, sa femme courut à lui.

—Qu'as-tu fait, Bertrand, que t'est-il arrivé ? Ta barbe est roussie, tes vêtements sont brûlés, où est ton chapeau ?

Bertrand ne répondait pas, il s'appuyait, les coudes sur la table.

—Tu es blessé ?

—Non ! j'ai pu m'en échapper.

—Toi ? toi ?

—Moi, oui ! Ils souffraient tellement ces pauvres gens. J'ai aidé à les sauver. Je ne suis pas une brute !

Il essuya son front couvert de fumée.

—J'ai sauvé une duchesse et je l'ai remise à son mari.

Sa femme l'embrassa.

Les enfants s'étaient redressés dans leurs petits lits.

Bertrand les regarda.

—Hé, vous autres, gamins, faites votre prière !

Paul regarda timidement sa mère. Elle fit un signe d'assentiment.

Le garçonnet joignit les mains et, levant les yeux vers le plafond, récita de sa voix grêle : " Notre Père qui êtes au ciel... Amen.

—Amen, dit Bertrand ; vous m'entendez à partir de maintenant, vous direz votre prière tous les soirs. Je le veux.

Il se tut, un instant, puis ajouta :

—Et retenez bien ceci : N'enviez jamais personne.

VICTOR RAKOSI.

(Traduit du hongrois par E. Horn.)



Mlle Léontine entre hier chez un épiciériste :

—Mon jeune frère est malade, dit-elle, donnez-moi une livre de riz, c'est pour le faire crever.

\* \* \*

Un père, irrité, écrit à son fils. Voici le début de sa missive : " Si les coups de bâton pouvaient s'écrire, tu ne lirais ma lettre que sur ton dos."



M. O.-M. AUGÉ

M. O.-M. Augé, C.R., et ex-M.P.P., pour la division Saint-Jacques de Montréal, a rendu le dernier soupir, mardi le 22 juin, après avoir lutté longtemps contre la mort. Le défunt est descendu dans la tombe emportant l'estime et le respect de tous ceux qui l'ont connu, amis comme adversaires politiques.

Olivier Maurice Augé naquit à Joliette il y a environ cinquante-deux ans, et après avoir complété ses études au collège de l'endroit, vint à Montréal, où il se mit à étudier le droit. Il est devenu par la suite, une des lumières du barreau de notre ville.

Aux dernières élections provinciales, il lutta contre M. Lomer Gouin et fut défait.

M. Augé est mort à sa résidence à la Pointe-aux-Trembles, muni de tous les secours de la religion.

Nous offrons nos plus vives sympathies à la famille du défunt.

M. CHARLES DESMARTEAU

Le 20 juin mourait subitement M. Charles Desmar-teau, comptable expérimenté, curateur de plusieurs successions importantes.

Il était né à Boucherville en septembre 1839. A l'âge de vingt ans, le défunt s'établissait à Montréal comme épiciier, et ses affaires furent très prospères. En 1869 il fut élu comme représentant du quartier Sainte-Marie à l'Hôtel-de-Ville, et a été réélu par acclamation en 1872. M. Desmar-teau a été l'un des pionniers du projet de l'extension de la rue Sainte-Catherine qui relie maintenant Hochelaga et Maison-neuve à Montréal.

Par la mort de M. Charles Desmar-teau, la ville de Montréal perd un citoyen des plus respectés, les pauvres un ami dont la bourse était toujours déliée, et le commerce en général un conseiller dont les avis étaient continuellement recherchés.

Nous présentons nos plus sincères condoléances à la famille du défunt.

M. OSCAR MCDONELL

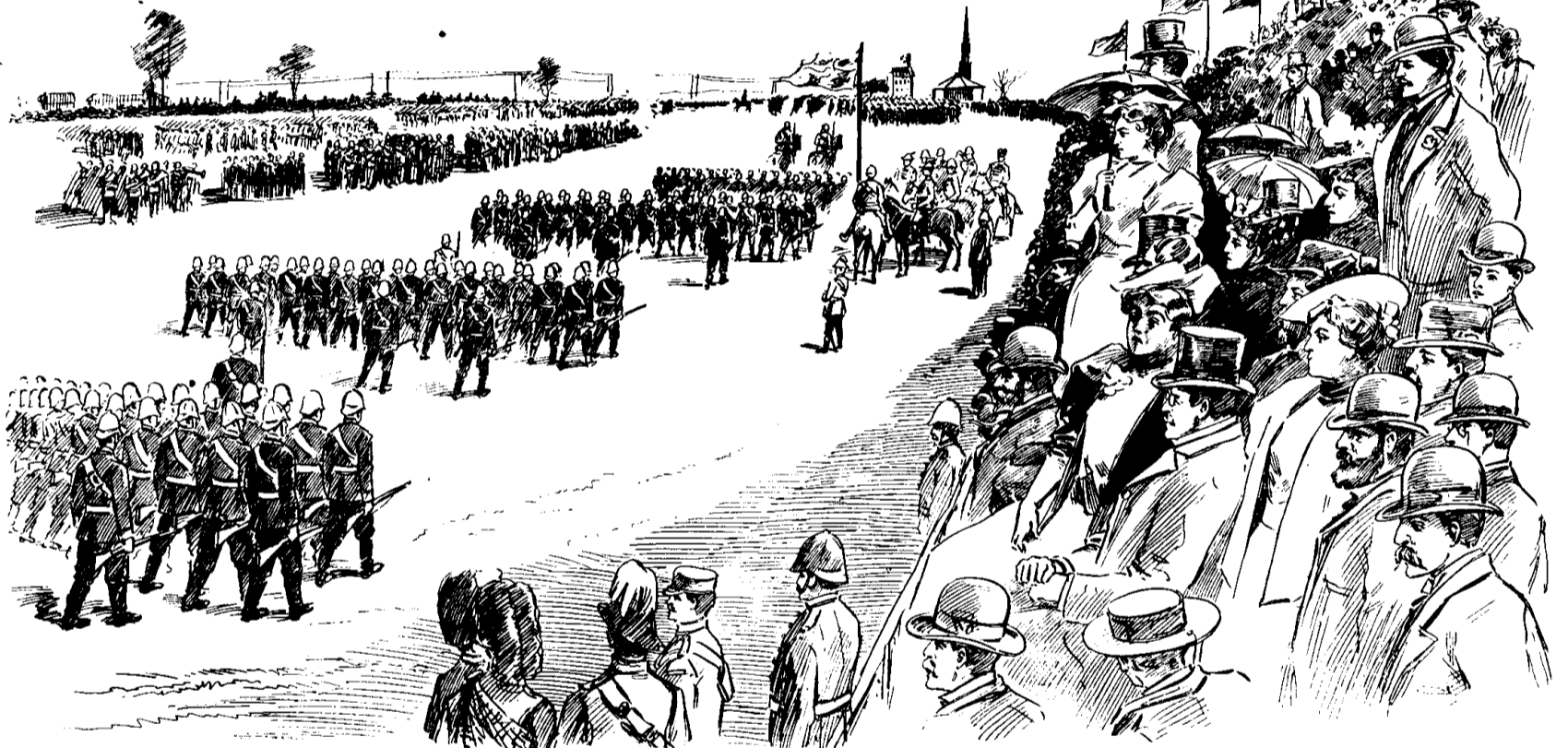
La presse du pays, surtout la presse française, vient

de perdre, dans feu M. Oscar McDonell, fondateur et rédacteur en chef du *Temps*, d'Ottawa, un de ses membres les plus distingués. Tous les journaux, français et anglais, ont annoncé cette mort et offert leurs sympathies à la famille éplorée qui vient d'être privée de son chef, aux amis qui ont perdu leur plus dévoué compagnon. LE MONDE ILLUSTRÉ mêle aussi son deuil au deuil général, et redit sur la tombe de celui qui n'est plus : *Requiescat in pace*.

Oui, qu'il repose en paix celui qui, après avoir longtemps lutté pour faire sa marque dans le monde, voyait enfin ses efforts couronnés ! L'avenir lui sou-lait : mais peut-on compter sur l'avenir ?

M. McDonell, après avoir combattu et lutté, avait vaincu. Placé au haut de l'échelle dans le journa-lisme, il faisait l'admiration et l'envie de tous ceux qui le connaissaient.

Cachant sous des dehors froids, une âme aimante et affectueuse, il savait faire des heureux et y prenait plaisir. Le nombre de ceux qui ont profité de ses bons



LA GRANDE REVUE SUR LA FERME LOGAN. — Le défilé du 65ème

procédés est grand, et grand aussi le nombre qui garderont sa mémoire. Ami de tous les instants, il donnait volontiers un bon conseil, et si quelquefois il tranchait dans le vif, son fin sourire donnait tout de suite un passeport à l'avis difficile.

Sur cette tombe à peine fermée, nous pouvons librement dire à tous comment il fut bon et généreux. Nous couvrirons sa tombe des fleurs de la reconnaissance et de l'amitié ; ce parfum des cœurs montera là-haut jusqu'au pied de Celui qui donne la vie, le bonheur éternel.

M. Oscar McDonell naquit à Rigaud, comté de Vaudreuil, le 10 avril 1854. Il était d'origine écossaise par son père, M. Donald McDonell, et d'origine française par sa mère, une demoiselle Mongenais.

RECONNAISSANCE.

### LE CRAPAUD ET LE VER LUISANT

Un petit ver luisant errait dans la prairie ;  
Un horrible crapaud l'inonda de venin.  
—Que t'avais-je donc fait pour mourir, assassin ?  
—Tu brillais, dit l'autre en furie.

SÉSAME.

### A UNE FLEUR

Viens pauvre fleur sauvage,  
Viens mon amour et mon image,  
Objet d'envie et de dédain ;  
Viens sécher sur mon cœur posée,  
Mes larmes seront ta rose  
Mon âme s'en va ton jardin !

LAMARTINE.

Oui, viens toi, pauvre fleur fanée, gentille pensée qui me vient d'Elle, et que je retrouve flétrie, chétive, à cette même page qu'a écrite le poète !

Viens renouveler à ma mémoire le souvenir de l'Aimée ! Viens rouvrir les plaies que m'a faites l'infidèle !...

Tu me diras tout ce passé que j'aimais, tous ces soirs, assis près d'Elle, au crépuscule radieux, dans l'immense parc, à l'abri d'un cyprès, parmi toutes ces fleurs, et d'où Elle te cueillit pour, avec d'autres, tes sœurs, t'attacher sur mon cœur...

Ce fut ce soir là que j'aimai le plus la vie ; lorsque son souffle, comme un doux murmure, me dit, en t'attachant à ma boutonnière, ce seul mot, mais si doux, qui résonne encore à mes oreilles ;

—“ Un souvenir de moi ! ”

Pauvrette, si tu avais pu goûter l'immense joie que son dernier souffle me causait !

Mais n'as-tu pas été bien avec moi ? As-tu souffert de la soif ?... N'as-tu pas trempé ta tige, pendant deux longs mois, dans une eau fraîche et limpide ?...

Puis, tout à coup, voyant que tes pétales s'étiolaient et menaçaient de s'évanouir, je t'ai mise dans cette même page de Lamartine où je te retrouve sans cesse et toujours !...

Plus tard, c'est toi qui as eu mes premières larmes, larmes si amères, causées par un délaissement de l'infidèle.

—“ Pauvrette, te dis-je alors, tu as été seule pour verser des larmes, maintenant nous serons deux, car à moi aussi, des mains de qui tu passas pour venir jusqu'à moi, ces mains cruelles ont déchiré le cœur.”

Et comme nous avons pleuré ensemble !... Comme nos pleurs se sont unis plus d'une fois !...

Ainsi nous vivrons toujours... Ainsi se passera l'avenir... Ainsi dans le sentier pénible que je poursuis, tu me suivras, petite fleur, amie fidèle, seule âme tendre qu'ait rencontrée mon cœur dans le rêve de l'idéal !...

*Alphonse Lingrat*

## L'AME

A Alice P...

De sa clarté sublime en répandant les flots,  
Le soleil à mon âme apporte le repos,  
En détachant soudain ses rayons si superbes  
Dans les branches de l'arbre et dans les fleurs en gerbes.  
Ame, souvenez-vous de ce jardin en fleurs  
Hostile à tout regret, d'où s'éloignent les pleurs !  
Il est doux au couchant comme il l'est à l'aurore.  
Ame, réveillez-vous, priez, priez encore ;  
Les échos vous diront d'un murmure pieux :  
Votre demeure à vous doit être dans les cieux,  
Car le Dieu qui vous fit, vous mettant sur la terre  
Dites : vous créa-t-il pour être solitaire ?  
Il fit pour vous le ciel au plus haut de l'azur,  
Vous ajoutant un cœur que vous garderez pur.  
Relevez-vous, marchez ; vous voilà défaillante !  
Vous oubliez déjà cette bouche béante  
Du gouffre des damnés, im-lacable, éternel.  
Vous semblez malgré tout le préférer au ciel.

JOSAPHAT VERNER.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

M. L.—Est-ce possible que la sœur ait peur de son frère ?... Ce serait à dire un éternel *Adieu* à l'art d'écrire. On le lira bientôt, ce touchant *Adieu*. L'abondance des matières est la raison du mutisme du MONDE ILLUSTRÉ jus qu'ici.

Bluette, Québec.—Ne pouvant choisir entre une arme et un sourire, ni attribuer la puissance à l'un plutôt qu'à l'autre, le mieux pour nous sera de publier bien vite les gracieuses idées que vous nous envoyez.

V. de P., Laprairie.—Il faudra, malheureusement, remanier tout. Le permettez-vous ?—Si oui, cela durera quelque temps par suite de notre excès de besogne.

Urg. d'Als.—L'abondance de matières, les fêtes, tout a concouru pour un grand retard. Nous publierons prochainement.

## MONSEIGNEUR PAUL BRUCHÉSI

Enfin, nous avons un premier Pasteur !

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons l'élévation au siège archiepiscopal de Montréal, de M. le chanoine Louis-Joseph-Paul-Napoléon Bruchési.

Nous donnerons une notice détaillée la semaine prochaine sur le nouveau prélat, auquel nous, personnellement, offrons l'hommage de notre respectueux dévouement, de notre filiale soumission.

Ad multos annos !

F. PICARD.

## LA REVANCHE DE PADDY

Le capitaine d'un grand steamer transatlantique complétait son équipage pour une traversée. Un matelot se présenta et dit :

—Je voudrais servir à votre bord, capitaine.

—Très bien, mon garçon, et où avez-vous servi ?

—Sur la ligne Allan, capitaine.

—De quelle contrée êtes-vous ?

—D'Irlande, sir.

—Eh bien, vous m'apporterez votre certificat.

L'Irlandais s'empressa de se le procurer et, au moment où il le présentait au capitaine, celui-ci était occupé avec un autre matelot qui venait aussi pour s'engager.

—Sur quelle ligne serviez-vous auparavant ? demanda le capitaine

—La ligne Cunard, sir.

—De quel pays êtes-vous ?

—Anglais, votre Honneur.

—Très bien, vous êtes reçu.

Quelques jours après, comme les deux nouveaux engagés étaient occupés à nettoyer le pont par un gros temps, l'Anglais fut enlevé par-dessus bord avec tout son attirail, baquet et brosses.

Impassible, Paddy termina son ouvrage, puis alla frapper à la cabine du capitaine.

—Entrez ! cria l'officier. Qu'est-ce qu'il y a ?

—Vous vous rappelez Bilt Smith, l'Anglais, et l'homme de la ligne Cunard ? interrogea Paddy.

—Certainement, mon garçon.

—Vous l'avez accepté sans certificat.

—Je crois bien que oui. Que voulez-vous dire ?

—Eh bien, il vient de partir sans crier gare, avec vos outils.

## RICHESSES QUE DIEU DONNE A L'HOMME

Un homme mécontent de son sort se plaignait de Dieu :—Le bon Dieu, disait-il, envoie aux autres des richesses et à moi ne me donne rien ! Comment puis-je débiter dans la vie, ne possédant rien ?

Un vieillard entendit ces paroles et lui dit :

—Es-tu aussi pauvre que tu crois ? Dieu ne t'a-t-il pas donné la jeunesse et la santé ?

—Je ne dis pas non, et je puis être fier de ma force et de ma jeunesse.

Le vieillard prit alors la main droite de l'homme et lui demanda :

—Voudrais-tu te laisser couper cette main pour mille roubles ?

Non, je ne le voudrais certes pas !

—Et la main gauche ?

—Celle-là non plus !

—Et consentirais-tu à devenir aveugle pour dix mille roubles ?

—Que Dieu m'en préserve ! Je ne voudrais pas donner un œil pour la plus forte somme !

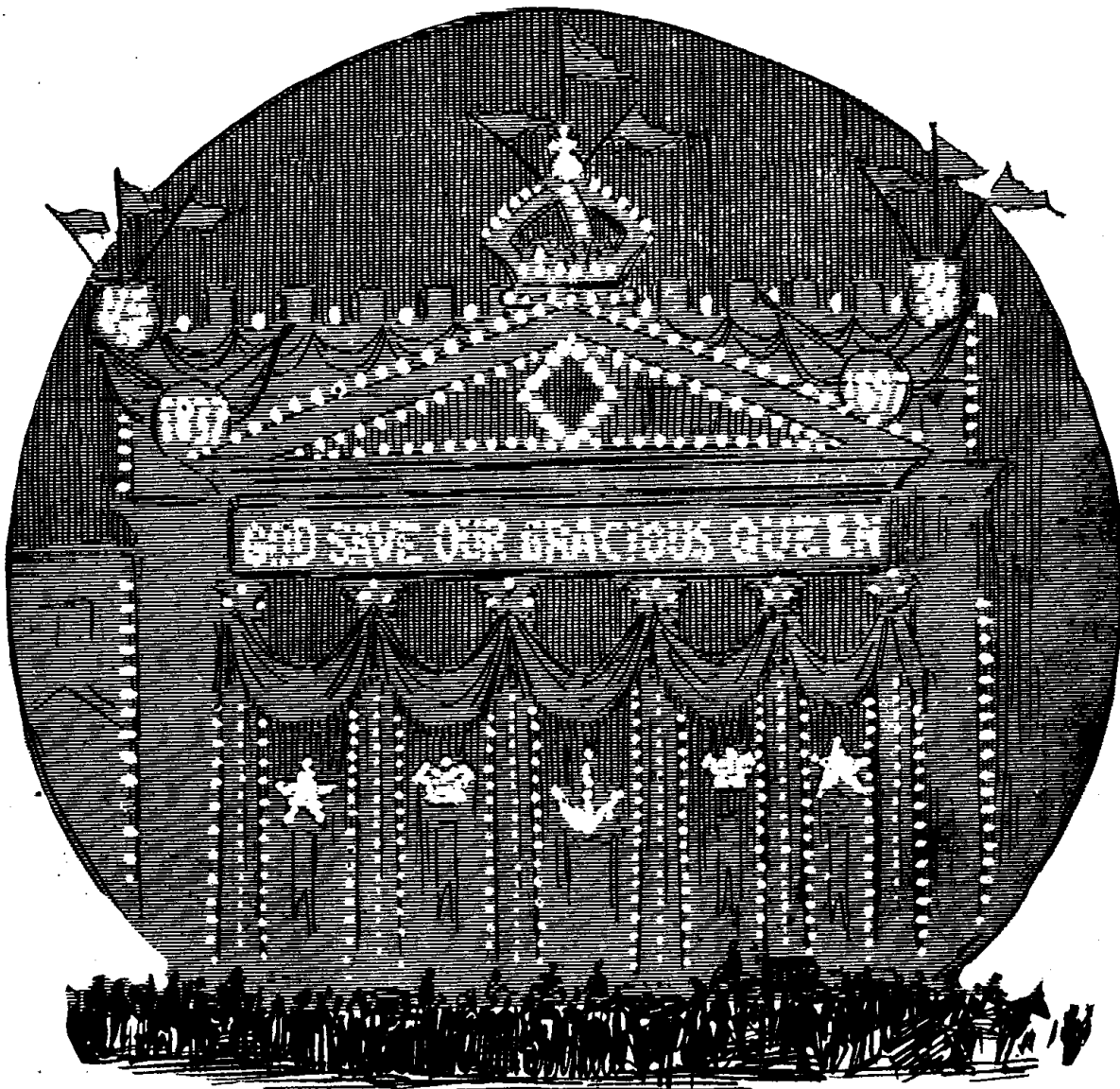
—Vois, ajouta le vieillard, quelles richesses Dieu te donne et cependant tu te plains.

COMTE LÉON TOLSTOÏ.

## THÉÂTRES

La troupe permanente qui a joué au Théâtre Français depuis la fin d'août dernier, dit adieu à Montréal à la fin de cette semaine. C'est parce que cette semaine est la semaine d'adieu qu'on a choisi un drame dans lequel les artistes pourront déployer tous leurs moyens. *The Planter's Wife*, a pour auteur ce brillant écrivain qui s'appelle Steele Mackay. Cette pièce a obtenu un grand succès à sa première représentation. Elle relate une histoire d'intérieur et l'action se déroule sur ce territoire qui se trouvait entre le nord et le sud dans la guerre américaine. Les situations sont toutes d'une grande puissance et produisent une émotion intense. En tête des artistes de vaudeville, paraîtra le fameux acrobate européen, le merveilleux Seymours, qu'on dit plus fort que tout ce qui a été vu dans ce genre en Amérique. La dernière soirée, le 3 juillet, tous les revenus seront donnés par M. W.-E. Phillips, à Mlle Beryl Hope, en reconnaissance de ses deux années de travaux.

Rose Sydel et les Belles de Londres donnent, cette semaine, au Royal, la représentation la plus amusante qu'il soit possible de voir. La séance commence par une comédie désopilante *Widow Wynne's Reception*, dans laquelle Rose Sydel, Ida Walling, comédiennes, W.-D. Campbell et B. Hart figureront dans les principaux rôles. Il y a un *Cake Walk* irlandais, qui est très drôle. La pièce de la fin est : *The Isle of Sham-Pain*, comédie burlesque qui abonde en situations intéressantes, en musique brillante et en spécialités des plus gaies. Les décors et les costumes sont soignés.



LA BANQUE DE MONTRÉAL (VUE DE NUIT)

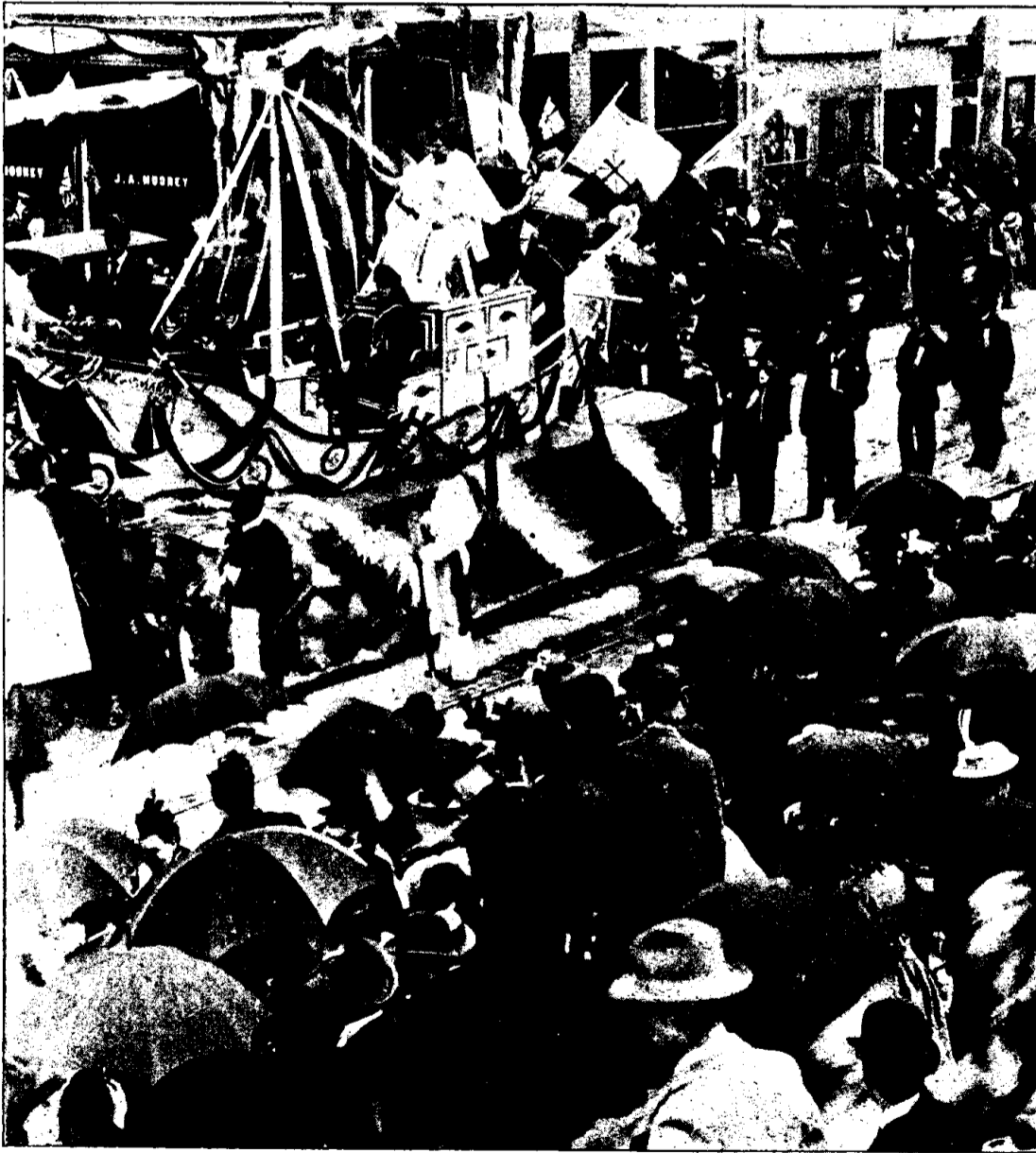




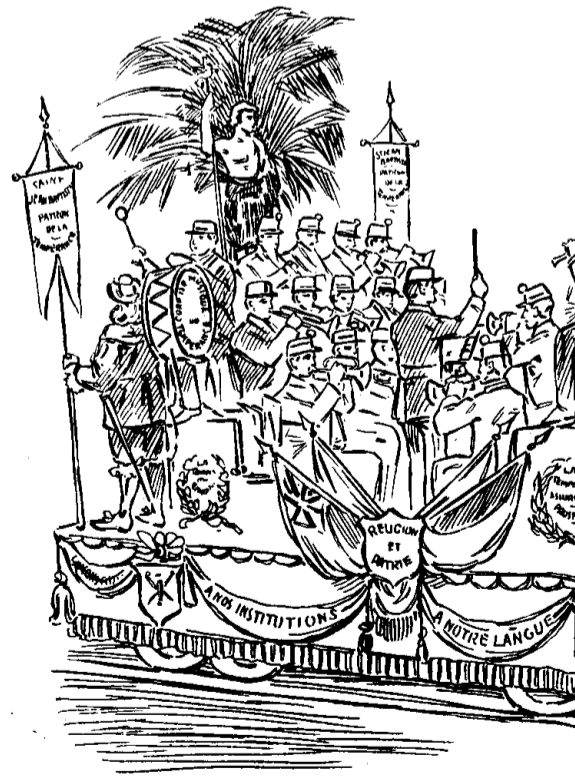
La Confédération (section Notre-Dame)



La statue de la reine



Le char de la Marine



Le char de la Société de Temp

# LES FETES DU JUBILE DE



au square Victoria



L'Agriculture (section Saint-Vincent de Paul)



tempérance (section Saint-Pierre)



La banque de Montréal (de jour

Photos Laprés & Lavergne, 300 rue St-Denis

# LA REINE A MONTREAL

## JARDIN DES ENFANTS

## LES BÉBÉS

*Les bébés sont pareils aux roses  
Qui s'ouvrent au nouveau printemps.  
Ils marchent dans les fleurs écloses  
A petits pas mignons et lents.*

*Ils semblent, les chers innocents,  
Chercher le grand pourquoi des choses :  
Le soleil d'or, sur leurs fronts roses,  
Met ses reflets les plus charmants.*

*Leur âme étonnée et ravie  
S'ouvre lentement à la vie  
Ainsi que dans l'herbe une fleur,*

*Et j'entends, au fond de mon rêve,  
Comme on entend sourdre la sève,  
Le doux battement de leur cœur !*

JULES FAGNANT.

## LE BEAU FRUIT

Le petit Louis se promenait un jour dans le jardin, et, trouvant la serre chaude ouverte, il y entra : il prenait plaisir à examiner les diverses plantes qui y étaient déposées dans des vases élégants. Il admirait surtout un arbuste peu élevé, dont les feuilles, d'un vert très foncé, faisait ressortir avec avantage l'éclat d'un fruit de forme oblongue, et dont le rouge brillant surpassait encore la couleur de la pourpre.

— Quel admirable fruit ! s'écria-t-il ; il n'en existe pas de plus beau dans le jardin. Oh ! sans doute, il doit avoir un goût délicieux.

Il regarda soigneusement autour de lui si personne ne l'observait, cueillit furtivement le fruit et le porta à sa bouche. Mais à peine y eut-il mordu, qu'il sentit sa bouche brûler comme si le feu y était. Il rejeta bien vite le fruit en criant de toutes ses forces ; mais le feu et la douleur qu'il ressentait dans la bouche ne se calmaient point.

Sa mère accourut à ses cris, et lui dit :

— Vilain désobéissant que tu es, combien de fois ne t'ai-je pas défendu de manger ce que tu ne connais pas ! Te voilà puni de ta désobéissance, et tu es même heureux de ne pas avoir avalé ce fruit, car il aurait pu te donner la mort. Ce fruit qu'on nomme le piment ou poivre d'Espagne, est au reste une parfaite image du péché, qui nous séduit par ses dehors brillants, mais dont la jouissance n'entraîne que la douleur et la mort.

Si tu livres ton âme aux criminels penchants,  
Tu souffriras bientôt de douloureux tourments.

## LEQUEL PRENDRE

Emilien, Fabiola et Odilon, arrêtés devant l'étalage d'un marchand de jouets, contemplant avec admiration les poupées, les pantins, les locomotives, les chevaux de bois, etc., suspendus dans la vitrine. Quand on a été bien sage et que l'on a reçu, en récompense, de quoi acheter un joujou nouveau, une amulette quelconque, il n'y a plus que l'embarras du choix. Mais, voici la difficulté : lequel prendre ?

Ils se consultent du regard autant que de la voix. La fillette aimerait bien un service de vaisselle. Quelles agréables dinettes en perspective, pour la visite de la petite voisine, Marie-Anne !

— Mais, se dit-elle, le détestable Emilien dérangerait tout, selon son habitude, et saccagera la table du festin. Pensons à autre chose.

Son frère aîné regarde d'un œil d'envie un mignon pistolet, accompagné de la boîte de capsules. Malheureusement, papa ne ratifierait pas cet achat, car le bruit des détonations effraye Odilon. Et, passant du plus bruyant au plus inoffensif des amusements, il va se décider pour un gros cahier d'images à décalquer.

Le benjamin de ce charmant trio tend la main vers une balle en caoutchouc peinte en bleu, blanc et rouge.

Sa sœur, devinant que ce jouet multicolore aura une existence trop éphémère, essaye d'attirer d'un autre côté l'attention du bambin.

Après bien des pour et des contre et, il faut le dire, quelques paroles un peu vives, ils ne sont pas encore parvenus à s'entendre sur le "grave sujet" qui les préoccupe.

— Entrons, dit alors Fabiola aux deux garçons : nous verrons bien mieux ce qui sera à notre goût et à celui de Philippe et de la "tite."

— Oai, approuve Odilon : parce qu'ils sont restés à la maison, il ne faut pas pour cela les oublier.

N'écoutons pas plus longtemps leur gracieux babillage et retirons-nous, afin de ne pas les troubler dans leur choix.

MARIE AYMONG.

## LA CRAVATE TEINTE DE SANG

(HISTORIQUE)

Georges X..., enfant d'une bonne famille, faisait ses classes dans un établissement ecclésiastique du diocèse de Rouen.

Il était bien doué sous tous les rapports : il était laborieux, intelligent, le premier de sa classe ; il avait un beau physique, une constitution vigoureuse et beaucoup d'adresse dans les exercices gymnastiques, ajoutant à tout cela une innocence et une modestie angéliques.

Il fit sa première communion, lorsqu'il était élève de cinquième. Le lendemain de ce jour, il alla, selon ce qui était prescrit, montrer à son directeur son cahier de résolutions. Il n'y en avait qu'une, ainsi conçue : "Je prends la résolution de continuer à porter ma cravate blanche du jour de ma première communion, jusqu'au jour où il m'arrivera de commettre un péché grave."

Le directeur, tout étonné, lui dit :

— Je ne prends pas sur moi de vous autoriser à tenir une résolution aussi étrange ; il faut que vous ayez le consentement de votre mère.

La mère étant venue, l'enfant s'expliqua tant et si bien devant elle et son directeur, que l'on finit par le laisser libre de suivre son inspiration.

Quinze jours après, un condisciple se permit de lui tirer sa cravate blanche ; cela valut à l'impertinent une réponse *frappante*. Il y eut encore d'autres assauts ; mais ils furent sans succès. Enfin, un autre condisciple s'y prit par la douceur :

— Mon ami, lui dit-il, pourquoi portes-tu toujours cette cravate ? Ne crains-tu pas que l'on dise que tu es bien singulier, et quelque chose peut-être de plus fâcheux ?

Georges lui confia son secret, lui recommandant de n'en rien dire à personne ; mais le lendemain tout le collège connut le mystère ; et, à partir de ce moment, on passa des tracasseries au respect.

De son côté, Georges ne se contenta pas de ce souvenir de sa première communion pour se maintenir dans la vertu ; il avait soin de s'approcher de la sainte Table tous les dimanches.

Les vacances étant venues, il parut chez ses parents avec sa cravate blanche, la garda tout le temps, la rapporta au collège à la rentrée et ne cessa de la porter jusqu'à son année de philosophie inclusivement.

Il finit ses classes et fut reçu bachelier en 1870 ; il avait alors dix-huit ans. Lorsque la guerre eut éclaté, il demanda à son père la permission d'aller rejoindre les zouaves pontificaux du général de Charette. Il avait été un modèle au collège ; il le fut aussi sous les armes. Il communiait tous les dimanches et les fêtes, ce qui ne l'empêchait pas d'être le plus gai de son bataillon.

En janvier, auprès de la ville du Mans, il s'agit, un jour, de reprendre un mamelon aux Prussiens. Cinq cents zouaves furent chargés de cette affaire : deux cents y périrent, et trois cents parvinrent à s'établir sur le mamelon. Georges était du nombre des vainqueurs ; mais voilà que, tout à coup, une dernière balle vint l'atteindre et le blessa mortellement.

Quelques moments après, un aumônier passa auprès du blessé et lui offrit son ministère.

— Merci, monsieur l'aumônier, répondit Georges ; je me suis confessé et j'ai communiqué il y a deux ou trois jours ; pour le moment, je n'ai rien qui me pèse sur la conscience ; veuillez m'étendre seulement sur un peu de paille et m'apporter ensuite la sainte communion. J'ai aussi un service à vous demander : allez à mon sac, qui porte tel numéro ; vous y trouverez une cravate blanche, un ruban blanc et un chapelet blanc ; ce sont mes souvenirs de première communion ; veuillez me les apporter.

Quand l'aumônier fut revenu, Georges lui dit :

— Mettez-moi cette cravate autour du cou.

Puis, après avoir reçu le saint viatique, il ajouta :

— Lorsque je serai mort, vous m'enlèverez cette cravate et vous l'enverrez à ma mère, en lui écrivant de ma part que "cette cravate de ma première communion n'a jamais reçu d'autres taches que celles de mon sang, versé pour notre pauvre patrie !"

L'abbé JULIEN LOTH.

## JEUX ET AMUSEMENTS

MATHÉMATIQUES.

Trouver deux nombres dont la différence est 12, et dont le produit multiplié par leur somme 14560.

ÉNIGME

Comme Pallas, je suis armée ;  
J'ai le manteau de pourpre et la couronne d'or ;  
Le soleil à vos yeux étale mon trésor,  
Et partout les zéphirs portent ma renommée.

Sous le plus bel aspect des cieux,  
Naissent mes beautés souveraines,  
Que l'on voit s'élever sur les têtes des Reines.  
Mais, n'en murmurez point : je suis du sang des dieux.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 685

Jeu de patience.—189 zéros.

Charade.—A Rome (arôme).

Rébus.—Il ne faut pas discuter sur les goûts et les couleurs.

Ont deviné : Mlle Délia Leclair, Mlle Chayer, Chs Dupuis, Montréal ; Mlle F. Dion, Fraserville ; Adé-lard Huard, Québec ; J. Faillie, Laprairie ; J.-L. Ré-millard, East Brooklyn.

## GRAVURE-DEVINETTE



La demoiselle.—Où est donc le garçon pour charger ces bidons de lait ?

Z... est très-myope.

Quand il entre dans une église, il ne distingue pas si la foule est là pour un mariage ou un enterrement.

— Mais, dit-il, je m'approche des derniers rangs et j'examine les têtes des assistants : s'ils sont tristes, c'est un mariage ; s'ils rigolent, c'est un enterrement !

UN

18

# DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

—Mon oncle !... voulut répliquer Gaspard, épouvanté.

—Va-t-en !... fut la seule réponse de Jean Labarou, montrant la porte, de son bras tendu.

Et, comme le misérable, en passant le seuil, regardait sa tante, celle-ci lui dit, dans un sanglot :

—Rends-moi mon fils !

Alors il se tourna vers Mimie, comptant bien trouver chez elle une ombre de sympathie.

Mais il regretta aussitôt ce mouvement...

Blanche comme une cire, la tête haute, les prunelles fulgurantes, la jeune fille étendit vers lui sa main fine et nerveuse :

—Caïn ! dit-elle.

Puis, montrant elle aussi la porte :

—Va où la destinée t'appelle, fratricide !... Mais, où que tu ailles, je serai sur ton chemin au jour de la rétribution !

Puis, hautaine et grave, elle alla baiser sa mère au front.

Tremblant, hagard, la sueur de l'agonie aux tempes, Gaspard Labarou quitta la maison où s'était écoulée son adolescence, chancelant comme un homme ivre et sentant peser sur ses épaules le poids terrible de la malédiction paternelle...

Dans l'esprit de Jean Labarou, cette malédiction n'était que conditionnelle, il est vrai.

Mais Gaspard, au fond de son âme, sentait bien que cette malédiction d'un père serait ratifiée dans le ciel ; et, quoi qu'il en eût, en dépit de son scepticisme farouche, il en éprouvait une sensation de malaise allant jusqu'à la peur.

Avait-il donc besoin, ce vieillard, sans l'ombre d'une preuve de culpabilité, d'appeler sur la tête de son neveu la vengeance céleste !

Pour se donner du cœur, quand il fut hors de vue, le misérable montra le poing à la maison, disant :

—Vieux fou !... Je me moque de tes foudres de fer-blanc et je te ferai voir bientôt de quel bois je me chauffe... Ah ! ah ! tu me maudis et ta fille m'appelle Caïn... Mais prenez garde de regretter amèrement, un jour, la satisfaction de m'avoir mis à la porte !

Ayant ainsi évacué un peu de sa bile, il reprit le chemin du Chalet, de l'autre côté de la baie.

Tout en pagayant son canot, il monologuait de la sorte :

—Il est clair comme le jour que, pour ce qui regarde mes chers parents et leur virago de fille, *mon chien est mort*...

“ Plus rien à espérer de ce côté.

“ Mais je m'en moque, comme un poisson d'une pomme.

“ Ce qu'il me reste à faire, c'est d'amadouer et d'engluier si bien les Noël, de me rendre tellement indispensable, que la belle Suzanne, en dépit de son ridicule chagrin, cesse de penser jour et nuit à un *mort*, pour s'apercevoir enfin qu'il existe un bon *vivant* dans son entourage, prêt à se dévouer pour son bonheur.

“ D'ailleurs, dans ce siège en règle que je vais entreprendre, j'aurai un précieux auxiliaire : Thomas, qui m'est dévoué.

“ Quant à la mère, bien que réconciliée avec l'oncle Jean, je parie qu'il lui reste, en dépit de tout, un vieux levain de rancune qui ne demanderait qu'à fermenter, si l'on s'y prenait habilement.

“ Reste le petit Louis,—qui n'est plus un enfant, malgré son qualificatif.

“ Celui-là, j'en ai peur, me donnera du fil à retordre.

“ Il est toujours avec ce moricaud de Wapwi, d'un côté ou de l'autre, et je le soupçonne d'avoir un fort *béguin* pour ma belle et tyrannique cousine, Euphémie.

“ Qu'il me succède dans le cœur de la “ fille à mon oncle, ”—je ne demande pas mieux... Mais qu'il ne s'avise pas de se liguer avec elle pour me jouer quelque mauvais tour,—car ça ne serait pas bien du tout de la part d'un beau-frère !...

“ Au reste, nous veillerons, Thomas et moi.

“ Thomas Noël !... En voilà un véritable ami, par exemple, qui n'a pas peur de mettre les mains à la pâte, lorsqu'il s'agit de tirer un copain du pétrin !...

“ Vive le capitaine Thomas et son lieutenant, Gaspard ! ”

S'étant ainsi mis dans un état de feinte excitation pour chasser de son esprit la mauvaise impression qu'il remportait de sa visite,—à l'instar des gens peureux qui chantent, la nuit, quand ils cheminent seuls dans le voisinage d'un cimetière,—maître Gaspard hâta sa marche vers le chalet de la famille Noël, sa nouvelle résidence.

A mesure qu'il approchait, sa figure subissait une transformation singulière.

De sombre et dure, qui était son caractère habituel, elle devenait insensiblement mélancolique et... *touchante*.

Ce gaillard là, orné de toutes les passions qui rendent un homme redoutable au sein des sociétés organisées, était devenu un véritable comédien, tout seul, sans études, en pleine solitude du Labrador.

Il était absolument maître de ses sens, et il avait la tête froide d'un chef de bandits.

A peine entré dans le chalet, où la famille Noël se trouvait réunie pour dîner, il se laissa choir sur une chaise, la tête basse, les bras ballants.

—Oh ! oh ! il paraît qu'on t'a mal reçu, chez l'oncle Jean... fit remarquer Thomas, d'un ton goguenard.

Gaspard ne répondit qu'en baissant davantage la tête.

—Serait-ce possible ? fit madame Noël, promptement à s'apitoyer.

—On m'a chassé, madame ! murmura Gaspard, d'une voix sépulcrale.

—Chassé ?... s'écria la bonne dame, en joignant les mains.

—Et maudit !... ajouta lugubrement le jeune homme.

Pour le coup, la veuve se trouva debout, les mains levées.

—Pauvre enfant !... Mais c'est insensé ! dit-elle.

—Madame, vous m'en voyez atterré et malade... Mais qu'y puis-je faire ?

—Oh ! je parlerai à ces bonnes gens... Il est impossible que cette famille, qui vous a élevé et où vous avez grandi comme un fils, vous garde rancune pour un accident où vous avez vous-même failli perdre la vie...

—Cela est pourtant, madame. Mais, si vous voulez m'en croire, attendez, pour une telle démarche, que le temps ait un peu amorti la force du coup et engourdi leur douleur. A mon avis, toute tentative de rapprochement, d'ici à quelques jours, ne ferait qu'envenimer nos relations.

—Soit. Vous avez probablement raison. Quand ils seront plus calmes, nous n'aurons pas de peine à leur faire comprendre qu'ils ont manqué, non seulement de charité chrétienne, mais encore et surtout de justice.

“ En attendant, mon cher enfant, vous ferez partie de ma famille et vous partagerez, comme d'habitude, la chambre de Thomas.

—Madame, j'ai déjà eu deux mères,—et une larme de crocodile tomba sur la joue de Gaspard :—vous serez la troisième.

Et l'habile comédien salua profondément madame Noël.

—C'est dit... Allons, mes enfants, à table !

Le repas fut pris au milieu d'un silence presque général.

La mère, en dépit de ses efforts, semblait préoccupée.

Louis, d'ordinaire gai comme un pinson, avait l'air rêveur d'un amoureux dont le cœur est pris sérieusement.

Suzanne, elle, n'avait consenti à se mettre à table que sur les instances de sa mère, qui n'aimait pas à la voir passer ses jours seule dans sa chambre ou errant dans le bois, retournant sans cesse le glaive dans la blessure de son cœur.

Elle ne mangeait guère, la pauvre fille, depuis la catastrophe qui lui avait enlevé son fiancé. Un cercle de bistre entourait ses yeux, qui semblaient agrandis et où brillaient parfois des rayons ophéliens.

Pour tout dire en un mot, Suzanne faisait penser à un jeune arbre frappé de la foudre en pleine sève.

Qu'allait-il arriver ?...

L'arbre allait-il mourir ?... Ou bien la sève vigoureuse de la jeunesse, un instant arrêtée dans sa marche, reprendrait-elle ses fonctions vivifiantes, faisant reverdir les rameaux affaiblis et mollissants ?...

Voilà ce qu'on pouvait se demander en voyant cette jeune fille à la démarche languissante, au regard atone.

C'est que le coup dont elle souffrait avait été aussi rude qu'inattendu...

Songez donc !

Lorsque quelques heures à peine la séparaient du moment où elle allait être unie à l'élu de son cœur, la plus terrible des catastrophes était venue anéantir cet espoir, briser ce rêve !...

Et, cela, du jour au lendemain, en pleine fièvre de préparatifs matrimoniaux, ... comme un grand coup de foudre dans un ciel clair !

Près de trois semaines s'étaient écoulées depuis la sinistre disparition de son fiancé, et c'est à peine si la pauvre Suzanne parvenait à réaliser sa situation de veuve avant d'avoir été mariée.

Il convient d'ajouter que tout le monde, au Chalet, lui montrait une sympathie émue,—Louis, surtout, qui adorait sa sœur.

Combien de fois le jeune homme n'avait-il pas traversé la baie pour aller aux informations et porter aux parents du pauvre Arthur

les condoléances de la fiancée, trop faible encore pour s'y rendre elle-même !

Bref, Suzanne avait été très malade et pouvait être considérée, après deux semaines de crises nerveuses et de larmes, comme une convalescente à sa première sortie.

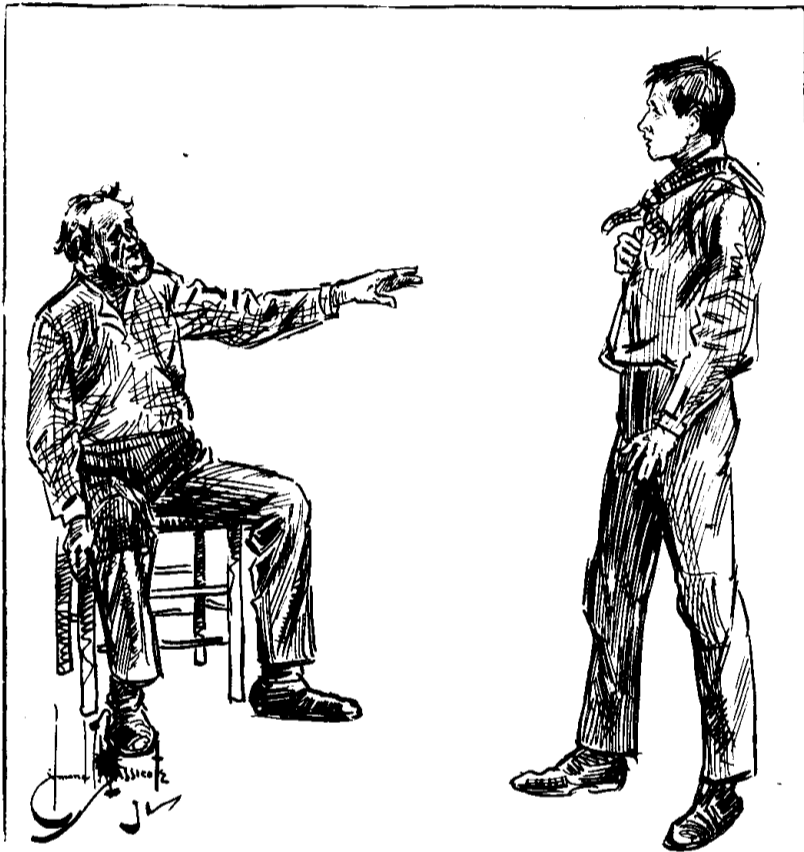
On s'abstenait donc, en sa présence, de toute allusion au drame de l'Îlot, et le mot d'ordre était de n'avoir pas l'air d'être sous le coup d'une des plus fortes émotions qu'eût encore éprouvée la petite colonie.

La conversation, toutefois, ne pouvait être bien animée ; et, aussitôt le repas terminé, chacun se retirait pour vaquer à ses occupations.

Il en fut ainsi pendant quelques semaines. . . .

Puis le temps, qui affaiblit les tons crus de leur humaine, en y étendant sa patine grisâtre, amena une détente dans les esprits, une sorte d'apaisement dans les cœurs. . . .

Et c'est dans ces conditions de tranquillité morale relative que la petite colonie de Kécarpoui entra dans cette période d'isolement absolu, ressemblant un peu à un emprisonnement au milieu des glaces polaires, et qui s'appelle : *Un hiver au Labrador*. . . .



Si cela est, eh ! bien, je te maudis !—Page 140, col 2.

## XXIV

### SUR UN GLAÇON FLOTTANT

Dès les premiers jours de novembre, la neige commença à tomber,—une neige molle, humide, rayant diagonalement l'atmosphère embrumée par le sempiternel *nord-est*, chargé de vapeurs d'eau refroidies.

On remonta les goélettes jusqu'au fond de la baie, où elles furent dégréés et mises en hivernement définitif.

Le bois de chauffage, les provisions de bouche, les engins de pêche, les agrès des barques, tout cela fut soigneusement remisé ou encavé.

Puis, satisfait d'avoir pris toutes les précautions voulues, on se disposa à affronter courageusement l'ennui et l'horreur même d'un hiver labradorien.

Si nous disons : *l'horreur*, c'est une façon de parler. . . .

Il est des horreurs sublimes, et les grands spectacles de la saison hivernale, sur les bords du golfe Saint-Laurent, sont de celles-là !

Ces versants de montagnes drapés de neige, que trouent ci et là les forêts saupoudrées de blanc et les rochers rougeâtres ; ces cascades coulant sous une carapace de cristal, à travers laquelle miroitent les eaux écumantes ; ces ponts de glace couvrant les baies et endiguant le fleuve lui-même jusqu'à plusieurs arpents du rivage ; le silence qui règne partout, comme si la terre se taisait pour mieux entendre la grande voix du fleuve entre-choquant ces banquises flottantes, balançant ces *ice-bergs* ou démolissant d'un heurt géant

quelque château de glace allant au fil de l'eau,—tout cela est bien beau à contempler et ne manque certainement pas de poésie. . . .

Mais c'est de la poésie triste, de la beauté empreinte de mélancolie.

Si l'âme s'élève, le cœur se serre.

L'homme se sent petit en face des grands spectacles de la nature, et instinctivement il souhaite les rapetisser, pour qu'ils conviennent mieux à sa taille.

L'année 1852 se termina par une effroyable tempête de neige, qui sévit sur la côte.

On ne la regretta pas.

Puis les trois mois suivants défilèrent lentement, sans grandes distractions, si ce n'est pour les chasseurs, qui firent une abondante récolte de gibier à poil.

Avril vint enfin et, avec lui, la perspective riante d'un des sports les plus étonnants de la région du golfe : la chasse aux loups-marins.

Dans les conditions d'isolement où se trouvaient les deux seules familles habitant la baie de Kécarpoui, on ne pouvait naturellement songer à la *grande chasse* en goélette, à travers les banquises flottantes,—comme la font les Acadiens, les meilleurs marins du golfe.

Il faut, en effet, non seulement de bons vaisseaux blindés avec de forts madriers de bois dur pour résister à la pression des glaces en mouvement, mais encore un équipage d'une dizaine d'hommes pour la manœuvre, la *tuerie* et le dépeçage, quand on veut faire la chasse *en grand*.

À Kécarpoui, on dut se contenter d'observer les points extrêmes de la baie, et surtout l'Îlot du Large, autour duquel une batture assez étendue se consolidait tous les hivers.

Les Labarou, connaissant depuis de longues années les habitudes locales de la faune de cette région, savaient fort bien que les loups-marins avaient fait de la *Sentinelle* un endroit de *rillégiature* fort achalandé.

Aussi les peaux et l'huile de ces utiles animaux avaient-elles toujours contribué, pour une bonne part, au bien-être relatif dont ils jouissaient.

On se tenait donc aux aguets, des deux côtés de la baie,—lorsqu'un matin de la première quinzaine d'avril, Wapwi annonça avec une certaine excitation :

—Loups-Marins !

—Où cela ? demanda Jean Labarou.

—Autour de l'Îlot.

—Beaucoup ?

Pour toute réponse, le petit Abénaki montra ses doigts ouverts, montra ses cheveux. . . . et, ne sachant plus quoi montrer, fit de grands gestes avec ses bras :—ce qui voulait dire qu'il y en avait tant, tant. . . . que décidément il ne pouvait en indiquer le nombre.

Jean Labarou prit aussitôt une décision.

—Faisons nos préparatifs, dit-il. . . . Nous partirons dans une heure. Toi, Wapwi, avertis nos voisins, comme c'est convenu.

En un clin-d'œil, tout le monde fut à l'œuvre.

Wapwi alluma un grand feu, bien en vue sur la rive de la baie,—auquel on répondit bientôt, du Chalet.

Puis, les chiens,—au nombre de six,—étant attelés à une sorte de traîneau particulier à la côte du Labrador, on se mit en marche.

Euphémie accompagnait l'expédition, naturellement.

Les deux chasseurs et la jeune chasseresse, bien chaussés de bottes de loups-marins, armés de fusils à balles et de solides bâtons de bois dur, se dirigeaient vers la pointe ouest de la baie, où les chaloupes avaient été descendues depuis plusieurs jours, en prévision de la venue des phoques annoncés.

Sur l'autre rive, on s'agitait aussi.

Le signal avait été compris.

On y avait répondu tout de suite, et bientôt un attelage semblable à celui des Labarou quittait, au galop de six *chevaux à griffes*, le chalet de la famille Noël.

Arrivées aux chaloupes, les deux petites troupes arrêtaient les conventions de la chasse, et l'on se mit en devoir de franchir en silence l'étroit bras de mer libre séparant la batture de terre de celle de l'Îlot.

Les chiens reçurent l'ordre de se coucher là où ils étaient et de ne pas bouger,—ni japper, surtout.

Ils promirent tout ce qu'on voulut, à leur façon, et. . . . "tinrent parole."

De même que Minnie, Suzanne avait voulu accompagner ses frères. On lui avait vanté si souvent les émotions d'une chasse aux loups-marins, qu'elle n'avait pu résister à la tentation d'y aller au moins une fois,—ne serait-ce que pour secouer sa mélancolie et faire plaisir à son frère Louis, qui l'avait suppliée de l'accompagner.

Mais, contrairement à sa voisine de l'ouest, elle ne portait ni bâton, ni arme à feu,—étant peu familière avec les *sports cynégétiques* et trop sensible pour frapper un animal quelconque, cet animal ressemblât-il à un poisson !

(A suivre.)

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

XXI

LE BOUTON D'ARGENT

Pendant que le voyageur, sauvé par Claudin, activait de la voix et de l'éperon son cheval hongrois, pas un mot ne fut échangé entre lui et son jeune compagnon.

De temps en temps, l'enfant tournait la tête afin de voir si quelque Tzigane ne tentait pas de les poursuivre ; mais il aperçut seulement et d'une façon indécise, à travers le brouillard, un homme courant à travers la campagne, et il crut reconnaître le chasseur. Lui aussi fuyait, épouvanté, la troupe misérable au milieu de laquelle il avait vécu si longtemps.

Le jour se levait quand les sabots du cheval sonnèrent sur le pavé d'un gros bourg ; quelques ménagères se montraient aux fenêtres, poussant les contrevents avec la demi-nonchalance qui suit un réveil incomplet.

La plus belle auberge prenait un air accueillant sous la figure d'un gros homme rubicond faisant honneur à sa cuisine.

Le cavalier arrêta sa monture devant la porte, sauta à bas de son cheval ; l'enfant se laissa glisser sur la croupe, et se trouva à terre en même temps que son compagnon.

— Monsieur reste-t-il ici ? demanda l'aubergiste.

— Une heure ou deux. Veuillez m'ouvrir une chambre et me servir un déjeuner passable.

Les façons élégantes du voyageur, la beauté de son cheval assuraient l'aubergiste de la fortune de son client. Ce qu'il s'expliquait moins, c'était le costume misérable et la figure pâle du garçon monté en croupe derrière lui.

Au moment où le chasseur, fouillant dans la garde-robe de la maringote, en tira le vêtement dont Claudin allait couvrir sa défroque de Bohémien, l'enfant ne se rendit pas compte de l'étrangeté de son nouvel accoutrement.

La veste du chasseur, faite d'un drap brun roussi par un long usage, avait subi mainte déchirure dans les halliers ; un lambeau manquait même sur la poitrine. Ses gros boutons, jadis argentés, étaient ternis par l'usage ; elle flottait autour du corps de Claudin comme une houppe, et arrivait jusqu'à ses genoux.

Claudin faisait vraiment pitié.

Son compagnon le poussa doucement vers la salle dont l'aubergiste venait d'ouvrir la porte, puis il demanda une plume, de l'encre et du papier.

— Vois-tu, petit, fit le voyageur il s'agit maintenant de punir les misérables qui t'ont volé et qui ont failli t'assassiner cette nuit.

— Vous allez les dénoncer, monsieur ?

— Certes !

— Mais alors je serai perdu.

— Pourquoi ?

— Ne faisais-je pas partie de la troupe ?

— Tu n'étais que la victime de ces bandits.

— Qui le prouvera, monsieur ?

— Moi, à qui tu as sauvé la vie.

— Oui, vous le direz généreusement, et on vous croira. Mais pour avoir refusé de me rendre complice d'un assassinat, en serai-je moins suspect ? Penserait-on que j'aie pu vivre si longtemps au milieu de voleurs, sans aider à leurs rapines ? On pensera : il a reculé devant un meurtre, mais sa conscience criait moins quand il s'agissait de maraude... Je serai dé-honoré dans l'esprit des juges... Et si on fait le procès des bohémiens, si les journaux le racontent, si on les lit au pays que ma mère habite, songez, monsieur, à son désespoir... Et ce n'est pas tout. Dans cette bande se trouvait un homme, mon protecteur, celui qui a sellé votre cheval et a ménagé notre fuite... On le cherchera, on le trouvera, et je ne sais pourquoi il a peur de la justice... Oh ! monsieur, ne dénoncez personne, ayez pitié même des misérables... Rendez-moi à ma mère, sans que mon nom soit prononcé en justice ; qu'on ne poursuive ni les Tziganes, ni le chasseur... ni Mathia qui, là-bas, m'a servi de mère.

Le jeune homme repoussa le papier et l'encrier que venait d'apporter l'aubergiste. Les raisons de Claudin lui semblaient justes.

— Qu'ils soient pendus ailleurs ! fit-il. Après avoir déjeuné nous gagnerons une station, et, avant six heures, nous nous trouverons chez moi.

— Et ensuite, monsieur ?

— Tu rejoindras ta mère.

— Seul ?

— Non, je veux lui dire moi-même combien je te dois de reconnaissance.

— Oh ! merci, dit le jeune garçon.

— Craindrais-tu que, sans ma présence, elle te soupçonnât d'avoir mal vécu durant les longues années de votre séparation ?

— Non, répondit l'enfant, quand elle me regardera en face les yeux dans les yeux, elle comprendra que je reviens digne d'elle, digne de mon père.

— Que faisait-il, ton père ?

— Oh ! c'est vrai, monsieur, vous ne me connaissez pas, vous ne savez rien de mon histoire. Mon père était garde-chasse, et le dernier souvenir qui se rattache à ma vie d'enfant, avant le jour où Germas m'enleva dans le bois, est celui de l'assassinat de mon père... Une nuit, ne le voyant pas revenir, ma mère quitta la maison. J'étais bien petit, mais je me souviens de cette scène terrible comme si elle était d'hier. Deux heures plus tard ma mère rentra portant sur son dos un cadavre...

— Retrouva-t-on l'assassin ?

— On le poursuivait quand les bohémiens m'enlevèrent.

— Et ton père t'aimait ?

— Mon père était le meilleur des hommes, et ma mère la plus sainte, la plus courageuse des femmes. Je comprends mieux ce qu'elle valait, maintenant que j'ai vécu entre des tireuses de bonne aventure, des voleuses et des danseuses de corde. Tenez, monsieur, il existe un être qui fut pour moi plus cruel encore que le meurtrier de mon père, c'est celui qui m'enleva à ma famille, qui me vola les baisers de ma mère, les caresses de mes sœurs, l'exemple de mes frères ; oh ! celui-là, que Dieu le châtie !

— Mon pauvre enfant, tout se paie et s'expie ; songe à ceux que tu aimes, et demande au ciel de les retrouver tous.

— Tous ! vous m'effrayez, monsieur, je n'avais pas songé qu'il pût manquer un des petits de la couvée... Je les aimais tant, je les ai si bien revus dans le souvenir, pendant les longues nuits passées sans dormir sous la tente des bohémiens, que jamais l'idée ne m'est venue que l'un d'eux pouvait mourir... Si, j'ai souvent tremblé pour Claudine, ma jumelle. Il y a quelque temps, je souffrais même d'une façon si cruelle à la poitrine que je m'imaginais qu'elle devait être malade... Oh ! monsieur ! monsieur ! nous arriverons vite, n'est-ce pas ?

— Bien vite chez moi, du moins, mon enfant. Mais toi, où habites-tu ?

— Près de la Ferté.

— La Ferté, ce nom est vague, mon enfant ; s'agit-il de la Ferté-Gaucher, de la Ferté-sous-Jouarre, de la Ferté-Macé ?

L'enfant secoua la tête.

— Je ne sais pas, dit-il ; on disait la Ferté.

— Oh ! quand nous devrions aller dans chacune de ces villes, nous trouverons bien. La France n'est pas si grande ! et j'ai visité assez de pays pour ne point regretter de fouiller le mien.

Tandis qu'ils causaient, le train marchait.

Claudin se penchait, de temps en temps, à la portière, afin d'admirer le paysage, peut-être aussi avec la vague espérance de reconnaître son village parmi tous ceux que dépassait le chemin de fer.

Ils arrivèrent, au milieu de la nuit, à une gare de petite ville. Une voiture d'hôtellerie, faisant le service "à volonté" dans les environs, se trouvait là ; le jeune homme y monta en disant au cocher :

— Manoir de Haute-Bise.

Le cocher se retourna d'un air surpris, rassembla les rênes, et la voiture fila sur la route.

Le clair de lune était magnifique, et le chemin traversé par les voyageurs semblait coupé au centre d'une forêt. Les senteurs plus âpres des arbres et des plantes se dégageaient au souffle de la brise. Le jeune homme s'abandonnait à une sensation de bien-être indéfinissable. Après avoir parcouru tant de pays divers, le besoin de repos lui venait-il ?

La prédiction de la jeune Tzigane lui traversait-elle l'esprit, et pour la première fois depuis de longues années, sentait-il renaître dans son âme les fleurs de l'espérance ?

La satisfaction d'arracher un enfant à une situation terrible, le bonheur de se sentir vivre quand on vient de courir un grand danger, tout se réunissait pour remplir son âme de sentiments plus doux que d'habitude, et bannir de son cœur l'amère tristesse des souvenirs. De ses chagrins passés, nul n'avait été le confident, et le renouveau qui commençait dans cette âme, jadis cruellement frappée, resterait pour tous un secret, comme l'avait été sa douleur.

La clarté crue de la lune tombait du haut du ciel sur les grands bois assombris dont elle éclairait seulement les cimes. Enfin, au détour d'un chemin, le voyageur aperçut, en pleine lumière, le castel de Haute-Bise, détachant sa blancheur sur le fond noir des sapins.

La cloche de la grille, ébranlée avec force par le cocher, résonna dans le silence avec la gravité d'un glas ; un instant après, un homme, à demi-effaré, accourut.

— Ouvrez, Benoît, dit le jeune homme.

La voiture tourna dans la cour, et le maître de Haute Bise descendit.

Sa générosité à l'égard du cocher lui valut un remerciement chaleureux, et gravissant le perron, il prit l'enfant par la main.

— Benoît, reprit-il, de la lumière dans la chambre bleue, le cabinet de toilette à un divan qui suffira pour le petit.

L'installation fut rapide, et, moins d'une demi-heure après leur arrivée, les voyageurs dormaient paisiblement.

Quand Claudin se leva, il faisait grand jour. Il s'habilla à la hâte, avide de revoir son compagnon qui du rôle de sauvé avait pris le rôle de sauveur. Il le trouva debout, vêtu d'un élégant costume de voyage, et appuyé sur le grand balcon dominant la plaine.

Le château de Haute-Bise, qui devait son nom à sa situation, dominait une magnifique campagne. Au-dessous d'une véritable mer de feuilles se déroulait le fleuve, semblable à un ruban d'argent cuirvé. Au delà, le village, avec son clocher en pointe, autour duquel les émouchets décrivaient de grands cercles ; puis un amas de maisons dont les toitures d'ardoises, passant du rouge vif au brun, éclataient au soleil comme un champ de trèfle incarnat. De distance en distance de grands arbres secouaient leurs panaches verts au-dessus de jardins dessinant des carrés de légumes et des massifs de fleurs. L'ensemble de ce village était charmant, même à vol d'oiseau, ce qui est toujours la façon la plus favorable de juger un paysage. Aussi le voyageur qui avait descendu le Rhin, remonté le Volga et traversé le Danube retrouvait avec une satisfaction sereine ce paysage tranquille. Le danger qu'il venait de courir le rattachait à la vie ; la pensée qu'un avenir nouveau pouvait naître effaçait les chagrins passés, et ses yeux se tournaient du côté de l'horizon où se dressaient des habitations luxueuses, comme si l'une d'elles devait abriter la jeune fille destinée à lui donner l'oubli de ses premières déceptions. La petite main de Claudin le tira de sa rêverie.

— Te voilà, mon enfant, dit-il ; as-tu bien dormi ?

— Oui, monsieur, répondit Claudin.

A son tour, il regarda le paysage.

— Comment s'appelle cette rivière ?

— La Marne.

— La Marne... répéta Claudin, comme si ce nom lui rappelait un souvenir, la Marne.

Ses yeux fixèrent le clocher et parurent en compter les fenêtres. L'horloge sonna dans le lointain.

Cette horloge avait une voix rouillée, tou-sottante, ne ressemblant à nulle autre, pareille à celle d'une cloche fêlée. Mais telle qu'elle était, depuis de longues années elle rendait des services dans le pays, appelant à la prière ceux qui savaient prier, indiquant l'heure du travail, le moment du repas, réglant la minute où les enfants prenaient leurs cahiers, afin de se rendre à l'école, réglant la vie des humbles. Elle se dérangeait souvent. Vieille et fatiguée, ses rouages refusaient le service.

Elle s'arrêtait dans le vieux clocher et brouillait l'ordre dans tous les villages. La femme chargée du service des cloches la remontait un peu au hasard, et les rouages, graissés de nouveau, retrouvaient le mouvement pour quelques jours.

En l'entendant sonner, Claudin tressauta. Il lui parut que cette musique avait toujours retenti à ses oreilles, et que le son monotone de l'horloge lui rappelait soudainement sa petite enfance. Ses regards embrassèrent l'horizon avec une curiosité plus intime ; puis, étreignant la main du jeune homme :

— Monsieur, dit-il, il me semble que je reconnais ce village et que cette vieille horloge vient de murmurer le nom de mon père.

— Ne te trompes-tu pas, pauvre enfant ?

— Non, monsieur. Oh ! si vous vouliez me permettre de courir.

— Je ferai mieux, je t'accompagnerai.

Une minute après, tous deux prenaient un repas léger, puis ils descendaient les pentes de la colline.

— Je sais le nom de tous les arbres, dit Claudin, voilà des grisards, des trembles, là des ormes... Oh ! ce ne sont pas les bohèmes qui me les ont appris... Il me semble avoir déniché des nids dans ces bois.

A mesure qu'ils descendaient la Marne, Claudin se sentait envahi par un sentiment plus puissant. Son cœur battait avec violence, ses joues s'enflammaient, son regard brillait. Quand il se tournait vers son compagnon, il lui criait d'une voix éclatante :

— Voilà le bateau du passeur... L'auberge de Mathurin est là près de la berge... Et tenez, oh ! tenez, cette petite maison...

Il s'arrêta, n'en pouvant dire davantage, et s'appuya contre le tronc d'un vieux chêne.

Son bras étendu désignait une maison blanche dont les murailles disparaissaient à demi sous des branches fleuries. Le jeune homme lui saisit le bras, et, sous l'empire d'une émotion puissante, lui demanda en plongeant dans ses yeux un regard soudainement voilé :

— Cette maison, sais-tu qu'elle appartient...

— A ma mère Catherine ! dit Claudin en prenant sa course.

— Catherine ! répéta le jeune homme, ce serait vraiment providentiel.

Il suivit Claudin et le rejoignit au moment où celui-ci dépassait le seuil de la cour.

Nichette y jouait avec le chien.

Claudin allait s'élaner dans la maison, quand, une réflexion l'arrêtant, il attendit son compagnon de voyage, comme s'il avait besoin de son aide pour rentrer au foyer de la famille.

Le jeune homme paraissait en ce moment presque aussi ému que l'enfant lui-même. Il pressa la main que Claudin lui tendait en signe de détresse.

— Ne prononcez pas mon nom tout de suite, monsieur... Il faut préparer ma mère, voyez-vous... Je suis sûr qu'elle ne me reconnaîtra pas... Il y a si longtemps que les Tziganes m'ont enlevé.

Il était bien changé, en effet, le pauvre garçon. Son teint s'était hâlé aux intempéries des saisons. Sa taille mince et frêle trahissait plus d'une privation. Il n'était plus, comme autrefois l'enfant heureux et confiant dans la vie, qui n'a vu autour de lui que des êtres intelligents et bons, dévoués et doux ; il sortait d'une tribu de bohèmes dont les visages reflétaient les vices. Il avait appris à trembler, à courber le dos sous les mauvais traitements, à répondre à voix basse, à endurer la faim et la soif ; ce qui était pire, à vivre sous l'influence d'une continuelle terreur. Ses beaux cheveux blonds étaient coupés, et les grâces de ce joli visage disparaissaient sous une expression de souffrance continue. Oui, il était bien et cruellement changé...

Son compagnon comprit quelle angoisse lui serrait le cœur, et il poussa la porte de la salle. Elle présentait l'aspect d'une véritable ruche ouvrière. Les garçons étaient partis pour les ateliers, et les femmes travaillaient avec courage et gaieté. Catherine, Mélisse et Louise repassaient, et le bruit du fer frappant les réchauds, ajoutait une note stridente au caquetage des jeunes filles. Marie cousait à côté du fauteuil de Claudine convalescente. Les deux petites apprenties passaient le linge fin à l'empois et déтираient les dentelles. La lumière entrant à flots dans la salle par la haute fenêtre, éclairait les gais visages des travailleuses, les vases de fleurs posés sur la fenêtre, et la figure de Claudine échappée depuis si peu de temps à la mort.

Le jeune homme, dont l'émotion n'était guère moins forte que celle de Claudin, laissa celui-ci dans l'ombre, et s'avança vers la veuve la main tendue :

— Catherine ! dit-il, Catherine !

La veuve du garde se retourna au son de cette voix :

— Monsieur Vilhardouin ! répondit-elle.

— Mon parrain Maxime ! s'écria Néra en accourant du fond de la chambre, où elle était occupée à plier du linge.

Elle ne songea plus qu'elle avait grandi, et jeta ses deux bras autour du cou du jeune homme.

— Vous revenez donc, monsieur, reprit Catherine en lui présentant un siège. Béni soit Dieu, si c'est pour longtemps ! Vous ne faites que paraître dans un pays où l'on vous aime, et c'est pour nous un perpétuel regret.

— Eh bien, soyez satisfaite, Catherine, je reste au château, non pour quelques semaines, mais pour toujours... Je suis las de ces voyages que j'ai tant aimés... Les aventures qui m'arrivent sont parfois dangereuses, et quoique nul ne puisse m'accuser de poltronnerie, j'arrive ici sous l'impression d'une sinistre affaire... Figurez-vous que j'ai failli être assassiné...

— Vous ! mon parrain ? dit Néra. Je ne me serais jamais consolée de ce malheur-là.

— Je dois peut-être à tes prières d'avoir échappé au péril, à toi et à Claudine, notre chère petite sainte...

La fillette ne paraissait rien entendre : un sommeil très doux s'était emparé d'elle, ses paupières demeuraient closes : seulement de ses lèvres passait comme un souffle le nom de celui dont la perte avait failli la tuer :

— Claudin ! Claudin !

Et, se rejetant davantage dans l'ombre, l'enfant volé sentait couler de grosses larmes sur ses joues.

Maxime Vilhardouin poursuivit :

— J'ai bien cru ne revenir jamais dans ce pays où vous affirmez que l'on m'aime un peu.

— Beaucoup, passionnément ! interrompit Néra.

TOUTES LES CONDITIONS DE SUCCES

Un remède à la fois agréable au goût, efficace pour la guérison des affections de la poitrine, c'est le célèbre spécifique français, le *Baume Rhumal*, que les autorités médicales proclament supérieur à tous les remèdes actuellement à leur disposition.

CHOSSES ET AUTRES

— On estime à 500,000 le nombre des Juifs aux États-Unis, 140,000 d'entre eux habitent New-York.

— La plus vaste cuisine du monde est celle du magasin *Le Bon Marché* à Paris qui emploie 4000 personnes.

— On dit qu'il y a aux États-Unis plus d'Irlandais qu'en Irlande, plus de Gallois que dans le pays de Galles et autant d'Écossais qu'en Écosse. Quant aux Anglais ils sont plus nombreux aux États-Unis qu'en Angleterre.

— Les Allemands ont de nombreuses familles; une femme Rosanna Joubert de Klipfontein, Allem., a marié quatre époux et de ces divers mariages elle compte aujourd'hui 327 descendants vivants.

— D'après les journaux de Londres, les marchands de la capitale anglaise dépensent annuellement \$20,000,000 pour la publicité. Voilà ce qu'on peut appeler de l'esprit d'entreprise.

THE DELINEATOR

Cette intéressante publication s'occupe des modes les plus nouvelles; elle donne, en outre, des articles dûs à des écrivains anglais connus.

*The Delineator* se publie à Toronto, une fois par mois. Le prix de l'abonnement n'en est que d'un dollar par an.

S'adresser "The Delineator Publishing Co, 33, rue Richmond, Ouest, Toronto (Ont.)."

IL FAUT AIDER LA NATURE

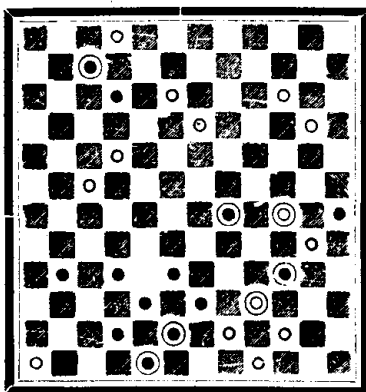
Il faut aider la nature. Si vous toussiez prenez le *Baume Rhumal*, il provoquera et aidera la guérison.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 201

Composé par M. L. Paradis, Montréal.

Noirs—14 pièces



Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 200

Blancs		Noirs	
40	35	29	38
49	44	38	49
39	33	28	26
41	35	30	28
58	52	66	21
65	60	21	66
52	47	66	19
64	58	19	64
71	68	gagnent	

Solutions justes par M. N. Brochu, Lévis, 199.

— Un moyen nouveau pour empêcher l'usure provoquée par le frottement, sur la partie interne des chaussures d'enfant, est le suivant: on coud une rondelle de cuir-semelle à cet endroit. Il est juste de dire que la beauté de la chaussure n'en est pas augmentée.

— La *Revue des Revues* du 1er juin contient: La poésie française en 1897, M-Bérenger; Le centenaire d'Adam Mickiewicz (11 gravures), L. Mickiewicz; Pour l'enfant, Angèle Duc-Quercy; Le cerf-volant scientifique (9 gravures); Qu'appelle-t-on pureté de la langue? Michel Bréal; Les sociétés secrètes en Amérique, W.-S. Harwood; La civilisation mexicaine, G. Lescure; Analyse des "Revue"; Caricatures politiques (9 gravures).

Bureau: 12, avenue de l'Opéra, Paris. Union postale, 18 frs par an. Numéro spécimen sur demande.

AYEZ CONFIANCE

Confiance! Les poitrinaires peuvent reprendre confiance. Leur sauveur sera le *Baume Rhumal*. Dans toutes les pharmacies et épiceries.

UN DOS FAIBLE

Est une affection des plus communes chez la femme. Les irrégularités particulières au sexe sont plus souvent la cause de la faiblesse du dos que tout autre chose. Pour atteindre la source du mal, il faut un traitement interne plutôt qu'externe.

Les Pilules Rouges ... du Dr Codeppe

POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

agissent d'une telle manière sur le système que la patience s'aperçoit en très peu de temps d'un changement bien-faisant, indiqué par une sensation de force croissante; la douleur dans le dos se calme, les yeux reprennent de l'éclat, le teint se ranime et, au lieu d'une invalide découragée, on a une personne robuste. Ces résultats s'accomplissent toujours.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Codeppe ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez:

CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE  
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tél. 2398. Mentionnez ce Journal.

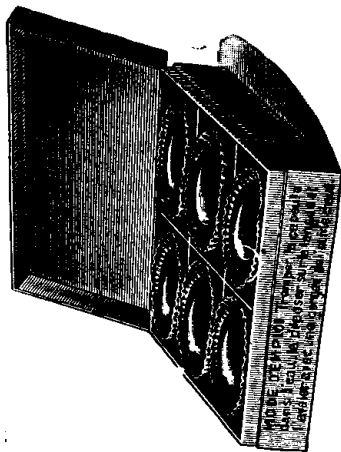
Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

CAPSULES TAETZ

Elastiques Russes

BREVETÉES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bonbons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucun repugnance et sans le secours de la cuillère les médicaments de mauvais goût, tels que: Les Huiles de Ricin, de Foie de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.

Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale immitable.

Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment n'étant altérés par aucun mélange.

Dépôt pour le Canada  
Maisons ROYER et ROUGIER Frères  
55 St. Sulpice Street, MONTREAL  
Gros: R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

DR BERNIER DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTREAL

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT-JACQUE,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros: D<sup>r</sup> CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Flacon: 5 fr. Franco: 5 fr.  
**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou **Lait Candès**  
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, diésis Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il nettoie, on le sait, Masque et Taches de rousseur.  
Il date de 1849  
85 St-Denis St  
CANDÈS, Paris

Trente ans de succès  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
sans COLIQUES ni NAUSÉES  
sans AUCUNE PURGATION  
ni avant  
ni après  
du  
**VERSOLITAIRE**  
par les  
**CAPSULES L. KIRN**  
à l'extract éthéré de  
de FOUGÈRE Mlle Para  
sans Calomel.  
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.  
**PARIS, Pharmacie HAUGOV,**  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL

Achète des débitures et autres valeurs dé-si-ables.



# GRANDE ATTRACTION

CETTE SEMAINE

CHEZ

## E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

### St-Laurent et Duluth

Les prix ci-dessous parlent par eux-mêmes :

#### Geleurs de Crème à la Glace

Valant \$1.75, pour.....\$1.20  
Valant \$1.95, pour.....\$1.35

Ces marchandises sont spéciales pour Lundi et Mardi seulement.

#### Etoffes pour Robes

Etoffes pour robes, tout laine valant 15c. Spécial..... 5c  
Henrietta, tout laine, 50c. Spécial..... 29c  
Une grande ligne d'étoffes à robes, à laisser écouler..... 25c

#### Fournitures

Très bonnes fournitures 15c, pour..... 9c  
Très bonnes fournitures 18c, pour..... 12c  
Double largeur, valant 10c, pour..... 4½c  
Extra qualité, valant 18c, pour..... 9c

#### Soie et Satin

Dans ce rayon, nous défions tout autre magasin de pouvoir les vendre au prix de..... 19c

#### Marchandises de Maison

Flanellette, 27 pouces, 6c. Spécial..... 3½c  
Flanellette, 32 pouces, 10c Spécial..... 4½c  
Toile à routeaux, 8c. Spécial..... 4½c  
Toile extra, 7c. Spécial..... 4½c  
Mousseline Madras, 15c. Spécial..... 4½c  
Shirting, 45 pouces, 20c. Spécial..... 7½c  
Rideaux de 3½ verges, 60c. Spécial..... 30c

#### Corsets et Gants

Trois Grandes Chances

Corset D & A, très léger pour l'été, valant 75c, pour..... 39c  
100 douzaines Gants Taffetas, toutes couleurs, 25c. Spécial..... 10c  
100 douzaines Bas cachemire, grands pour dames, valant 35c, pour..... 16c

#### Modistes

Nous sommes reconnus comme étant les plus grands "jobbers" et acheteurs dans ce genre.

#### Quelques Chances Rares

200 boîtes de fleurs françaises, rien de moins que 50c pour..... 5c  
200 boîtes de roses riches et fleurs assorties, rien de moins que 75c, pour..... 15c  
Aussi toutes les meilleures fleurs comprenant le lis, le lilas, le myosotis, toutes pour..... 25c  
Chiffon tout soie, valant 40c, pour..... 10c  
Un gros lot de dentelles. Spécial..... 5c

#### 3 Grands Lots Rubans

1er lot valant 75c, pour..... 10c  
2me lot valant 75c, pour..... 15c  
3me lot valant 75c, pour..... 25c  
Bonnets pour dames, valant \$1.25 pour..... 19c  
Sailors en paille, valant 50c. Spécial..... 15c  
Chapeaux noirs, valant \$1.75, pour..... 50c  
Formes pour enfants, valant 35c, pour..... 17c

## E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

# GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

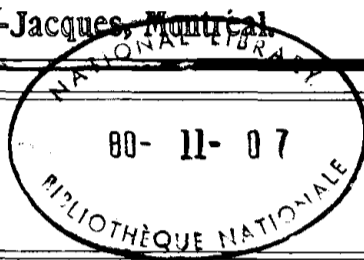
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal



## LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouinet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélaïr, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

### La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal. Tél. Bell 2818.

## F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

# S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

#### Etoffes à Robes de couleur

25 pièces de nouveau tweed Escorial, dans toutes les bonnes couleurs et dessins les plus nouveaux, acheté pour vendre 35c, nous les vendons 22c.

18 pièces de nouvelles étoffes à robes d'été soie et laine, patrons produisant de très beaux effets, bonne valeur à 65c. Prix de mardi 45c.

Nous venons de recevoir 25 pièces d'étoffes à robes soie et laine, fond noir, très bien rayées, devraient être vendues \$1.25. Mardi 75c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

#### Collerettes d'Été pour Dames

Belles Collerettes en velours de soie, garnies de broderie de jais et soie à la mode, pour dames, \$3.95.

Nouvelles Collerettes en dentelle, yokes en soie unie et élégamment garnies en jais, pour dames, \$6.10.

Collerettes en riche soie collet chiffon à la mode et très bien garnies de jais, 18 pouces de longueur, pour dames, valant \$16, pour \$12.40.

Nouvelles collerettes en velours noir, dernier genre de collet à la mode et garnies de riche jais, pour dames, \$4.15.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

#### Indiennes à Blouses

Des centaines ne pièces d'indiennes rayées et tachetées convenables pour blouses de dames, 4c.

Un lot choisi de nouvelles percales américaines tous les genres, toutes les couleurs et riches dessins pour blouses de dames, 7½c.

#### Batistes Anglaises

Un très beau lot de nouvelles batistes anglaises, 31 pouces de largeur en élégants dessins et couleurs convenables pour blouses. 12½c.

#### Mousselines de Fantaisie

En bleu pâle, rose, mauve, crème, etc avec raies et taches formant un contraste. 8½c.

#### Costumes d'Été pour Dames

Nouveaux costumes en toile, jupe unie, gilet garni de braid de fantaisie, devant ouvert, des derniers goûts, pour dames, \$4.35.

Nouveaux costumes en drill de fantaisie, taillés dans les derniers goûts, jupe doublée, gilet richement garni de braid pour dames, \$5.40.

Chic costumes en toile crash de Russie forme unique, jupe et gilet garnis de braid, pour dames, \$6.65.

Très chic costumes en toile bleu pâle, très bien braidés, nuances formant un contraste. Gilet dos taillé d'un seul morceau avec grand collet de matelot, pour dames, \$8.25.

#### Soies de Couleurs Spéciales

50 pièces de soies fleuries de fantaisie, dans toutes les couleurs les plus nouvelles et les dessins les plus nouveaux, prix réguliers 47c, votre choix mardi à 27c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame